

**SUPREME COURT
OF CANADA**



**COUR SUPRÊME
DU CANADA**

**BULLETIN OF
PROCEEDINGS**

**BULLETIN DES
PROCÉDURES**

This Bulletin is published at the direction of the Registrar and is for general information only. It is not to be used as evidence of its content, which, if required, should be proved by Certificate of the Registrar under the Seal of the Court. While every effort is made to ensure accuracy, no responsibility is assumed for errors or omissions.

Ce Bulletin, publié sous l'autorité du registraire, ne vise qu'à fournir des renseignements d'ordre général. Il ne peut servir de preuve de son contenu. Celle-ci s'établit par un certificat du registraire donné sous le sceau de la Cour. Rien n'est négligé pour assurer l'exactitude du contenu, mais la Cour décline toute responsabilité pour les erreurs ou omissions.

Subscriptions may be had at \$200 per year, payable in advance, in accordance with the Court tariff. During Court sessions it is usually issued weekly.

Le prix de l'abonnement, fixé dans le tarif de la Cour, est de 200 \$ l'an, payable d'avance. Le Bulletin paraît en principe toutes les semaines pendant les sessions de la Cour.

The Bulletin, being a factual report of recorded proceedings, is produced in the language of record. Where a judgment has been rendered, requests for copies should be made to the Registrar, with a remittance of \$10 for each set of reasons. All remittances should be made payable to the Receiver General for Canada.

Le Bulletin rassemble les procédures devant la Cour dans la langue du dossier. Quand un arrêt est rendu, on peut se procurer les motifs de jugement en adressant sa demande au registraire, accompagnée de 10 \$ par exemplaire. Le paiement doit être fait à l'ordre du Receveur général du Canada.

CONTENTS**TABLE DES MATIÈRES**

Applications for leave to appeal filed	1739 - 1741	Demandes d'autorisation d'appel déposées
Applications for leave submitted to Court since last issue	1742 - 1753	Demandes soumises à la Cour depuis la dernière parution
Oral hearing ordered	-	Audience ordonnée
Oral hearing on applications for leave	-	Audience sur les demandes d'autorisation
Judgments on applications for leave	1754 - 1760	Jugements rendus sur les demandes d'autorisation
Judgment on motion	-	Jugement sur requête
Motions	1761 - 1765	Requêtes
Notices of appeal filed since last issue	1766	Avis d'appel déposés depuis la dernière parution
Notices of intervention filed since last issue	1767	Avis d'intervention déposés depuis la dernière parution
Notices of discontinuance filed since last issue	1768	Avis de désistement déposés depuis la dernière parution
Appeals heard since last issue and disposition	1769 - 1771	Appels entendus depuis la dernière parution et résultat
Pronouncements of appeals reserved	1772 - 1773	Jugements rendus sur les appels en délibéré
Rehearing	-	Nouvelle audition
Headnotes of recent judgments	1774 - 1804	Sommaires des arrêts récents
Agenda	-	Calendrier
Summaries of the cases	-	Résumés des affaires
Notices to the Profession and Press Release	-	Avis aux avocats et communiqué de presse
Deadlines: Appeals	1805	Délais: Appels
Judgments reported in S.C.R.	1806	Jugements publiés au R.C.S.

**APPLICATIONS FOR LEAVE TO
APPEAL FILED**

**DEMANDES D'AUTORISATION
D'APPEL DÉPOSÉES**

D.J.M.

Randall P.H. Balcome
Waterbury Newton

v. (29415)

The Minister of Community Services (N.S.)

Deborah I. Conrad
Boyne Clarke

FILING DATE 11.10.2002

**Executive Director of the British Columbia
Securities Commission**

James A. Angus
British Columbia Securities Commission

v. (29472)

Robert Arthur Hartvikson, et al. (B.C.)

Mark L. Shwarok
Skwarok & Breivik

FILING DATE 18.11.2002

Annette Kopp

Annette Kopp

v. (29473)

Saskatchewan Government Insurance (Sask.)

Carol L. Kraft
Saskatchewan Government Insurance

FILING DATE 18.11.2002

Shack Jang Mack, et al.

Mary Eberts
Eberts Symes Street & Corbett

v. (29475)

Attorney General of Canada (Ont.)

Paul J. Evraire, Q.C.
A.G. of Canada

FILING DATE 18.11.2002

Guangshu Li, et al.

Guangshu Li

v. (29478)

Nina Li, et al. (Ont.)

Daniel S. Melamed
Torkin Manes Cohen Arbus

FILING DATE 20.11.2002

Madame la juge Andrée Ruffo

Louis Masson
Joli-Coeur, Lacasse, Geoffrion, Jetté,
St-Pierre

c. (29479)

**Le Comité d'enquête du Conseil de la
magistrature formé pour entendre la plainte 2001
CMQC 45 (Qué.)**

William Atkinson
McCarthy Tétrault

DATE DE PRODUCTION 22.11.2002

**Commission de la santé et de la sécurité du
travail, et autre**

René Napert
Panneton, Lessard

c. (29480)

Nutribec Ltée, et autres (Qué.)

Bruno Lepage
Beauvais Truchon & Associés

DATE DE PRODUCTION 22.11.2002

Susan Lynn Czaban

Donald A. Farquhar, Q.C.
Pearlman & Lindholm

v. (29481)

Brandy Rai MacPherson (B.C.)

Deborah A. Acheson, Q.C.
Acheson & Company

FILING DATE 22.11.2002

Jean Hébert

Jean Hébert

c. (29482)

Sa Majesté la Reine (Qué.)

Paul Roy
P.G. du Québec

DATE DE PRODUCTION 22.11.2002

Commission scolaire English-Montréal

Claude Le Corre
Le Corre & Associés

c. (29483)

Winston Williams, et autre (Qué.)

Virginia K.H. Lam
de Grandpré, Chait

DATE DE PRODUCTION 22.11.2002

Edris Arthur

Pierre E. Moreau
Rivest Schmidt

c. (29484)

Winston Williams, et autre (Qué.)

Virginia K.H. Lam
de Grandpré, Chait

DATE DE PRODUCTION 22.11.2002

Phillip Henry Mann

Fred H. Sandhu
Legal Aid Manitoba

v. (29477)

Her Majesty the Queen (Man.)

Christopher J. Mainella
A.G. of Canada

FILING DATE 28.11.2002

The Islamic Center of Québec-El Markaz Islami

Nagi Ebrahim
Ebrahim MacLeod & Gervais

v. (29434)

**137193 Canada Inc. (Canada Business
Corporations Act) (Que.)**

Lam Chan Tho
Malo Dansereau

FILING DATE 26.11.2002

Dr. Phillip Ofume, et al.
Dr. Phillip Ofume

v. (29476)

**CIBC Mortgage Corporation, a body corporate
(N.S.)**

John A. Keith
Cox Hanson O'Reilly Matheson

FILING DATE 27.11.2002

Henry Kenneth Ripplinger, et al.
Henry K. Ripplinger

v. (29474)

**The Saskatchewan Human Rights Commission
(Sask.)**

Milton C. Woodard, Jr., Q.C.
Saskatchewan Human Rights Commission

FILING DATE 28.11.2002

Ferme Gérald Laplante & Fils Ltée
Ronald F. Caza
Nelligan O'Brien Payne

c. (29485)

Grenville Mutual Insurance Company (Ont.)

Earl A. Cherniak, Q.C.
Lerner & Associates

DATE DE PRODUCTION 26.11.2002

DECEMBER 2, 2002 / LE 2 DÉCEMBRE 2002

**CORAM: Chief Justice McLachlin and Bastarache and Deschamps JJ. /
Le juge en chef McLachlin et les juges Bastarache et Deschamps**

Louis-Philippe Rochon

c. (29277)

Sa Majesté la Reine (Crim.) (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit criminel - Procès - Directives au jury - Preuve - Divulgence de la preuve - Destruction d'éléments matériels de preuve - Meurtre au premier degré - Complot pour meurtre - Défense - Droit à une défense pleine et entière - Abus de procédures - Réparation - Arrêt des procédures - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en constatant des violations constitutionnelles individuelles et cumulatives mais en refusant d'accorder la réparation d'arrêt des procédures? - L'arrêt des procédures constitue-t-il la réparation convenable? - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en appliquant la disposition réparatrice prévue à l'article 686(1)b)iii) du *Code criminel* après avoir constaté des erreurs dans les directives du juge soumises au jury relativement à l'infraction de complot? -- *Charte canadienne des droits et libertés*, art. 7, 24(1).

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 22 avril 1999
Cour supérieure du Québec
(Paul j.c.s.)

Demandeur déclaré coupable par un jury de meurtre au premier degré et de complot pour meurtre

Le 6 juin 2002
Cour d'appel du Québec (Montréal)
(Gendreau, Mailhot et Fish jj.c.a.)

Appel rejeté

Le 9 juillet 2002
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Michael Caster

v.(28979)

Her Majesty the Queen (Crim.) (B.C.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Evidence - Police - Trial - Whether the Court of Appeal erred in failing to hold that the "lawyer ruse" constituted an abuse of process - Whether the Court of Appeal erred in failing to distinguish between the standard required to exclude evidence as a remedy for abuse of process, and the standard required to stay proceedings for an abuse of process - Whether the Court of Appeal erred in failing to distinguish between the standard required to exclude evidence that would render a trial unfair, pursuant to the principles in *R. v. Harrer*, [1995] 3 S.C.R. 562, and the standard required to stay proceedings as an abuse of process - Whether the Court of Appeal erred in failing to find that the Applicant's right to make full answer and defence was infringed as a result of the "lawyer ruse".

PROCEDURAL HISTORY

February 10, 1999 Supreme Court of British Columbia (Wong J.)	Conviction: first degree murder
October 25, 2001 Court of Appeal of British Columbia (Huddart, Saunders and Hollinrake JJ.A.)	Appeal dismissed
January 9, 2002 Supreme Court of Canada (Major J.)	Motion to extend time granted
January 31, 2002 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Commission de protection du territoire agricole du Québec

c. (29178)

C.B.R. Laser Inc. et Claude Beauvillier (Qué.)

- et -

Municipalité de Paroisse de Plessisville

NATURE DE LA CAUSE

Droit administratif - Compétence - Sursis - Ordonnance rendue par la Commission de protection du territoire agricole du Québec en vertu de la *Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles (LPTAA)*- Intimés ne se conformant pas à l'ordonnance - Commission présentant requête visant l'exécution de son ordonnance - Intimés présentant une requête visant à obtenir la suspension de l'exécution de l'ordonnance de la Commission- Cour supérieure ordonne la suspension de la présentation de la requête de la demanderesse visant l'exécution de son ordonnance - Les articles 46 et 834.1 du *Code de procédure civile du Québec* donnent-ils discrétion au juge de première instance d'ordonner la suspension de la présentation d'une requête introduite conformément à l'article 85 de la *LPTAA* et ainsi refuser d'exercer, pendant une période indéterminée, la compétence que lui confère cette disposition - *Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles*, L.R.Q., c.P-41.1

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 28 juin 2000 Commission de protection du territoire agricole du Québec (Lebeau, Bellemare et Girard, membres)	Intimés ordonnés de se conformer à l'article 26 de la <i>Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles</i> en cessant l'utilisation d'une propriété à des fins autres qu'agricoles; intimés accordés un an pour s'y conformer
Le 23 mars 2001 Tribunal administratif du Québec (Landry et Proteau, membres)	Requête des intimés pour être relevé de leur défaut d'avoir agi en temps utile, rejetée; requête des intimés pour l'obtention d'un sursis exécutoire, rejetée

Le 3 décembre 2001
Cour supérieure du Québec
(Allard j.c.s.)

Suspension de la présentation de la requête de la
demanderesse, ordonnée

Le 22 février 2002
Cour d'appel du Québec
(Dussault, Thibault et Morin jj.c.a.)

Appel rejeté

Le 23 avril 2002
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Serge Larose

c. (29250)

Sa Majesté la Reine (C.A.F.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit fiscal -Déductions au titre d'un Régime enregistré d'épargne-retraite- Révision des cotisations par le Ministre du revenu national - Revenu gagné - La définition de revenu gagné prévue au par. 146(1) de la *Loi de l'impôt sur le revenu*, L.R.C. 1985, (53 supp.) telle que modifiée va-t-elle à l'encontre des droits à l'égalité garanti par la *Charte*? - Le revenu gagné inclut-il les gains en capital? - La Cour d'appel a-t-elle erré en refusant de considérer les déductions inutilisées comme acomptes provisionnels?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 22 décembre 2000
Cour canadienne de l'impôt
(Lamarre j.c.c.i.)

Appels du demandeur quant aux cotisations d'impôt de
1997 et 1998, rejetés

Le 24 avril 2002
Cour d'appel fédérale
(Richard j.c., Noël et Nadon jj.c.a.)

Demande de contrôle judiciaire rejetée

Le 19 juin 2002
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Cynthia Ratzlaff, Roxanne Ratzlaff and Sharon Beauchamp

v. (29248)

Brian Armstrong, Executor of the Estate of Edward Donald Ratzlaff (Sask.)

NATURE OF THE CASE

Property law - Wills - Will in contemplation of marriage - Statutes - Interpretation - Whether will should be admitted to probate - Whether impugned clause in will, made before testator's marriage, constitutes a declaration that the will was made in contemplation of marriage within the meaning of s. 17(a) of *The Wills Act, 1996*, S.S. 1996, c. W-14.1 - Whether the court of appeal erred in failing to give due consideration to the public policy rationales in favour of the revocation by marriage rule being maintained - Whether the court of appeal erred in that they overrode the legislature - Whether the court of appeal erred in that they misapplied the rules governing the admission of extrinsic evidence - Whether the court of appeal erred in their interpretation of statute law - *The Wills Act, 1996*, S.S. 1996, c. W-14.1, s. 17(a).

PROCEDURAL HISTORY

May 4, 2001 Court of Queen's Bench of Saskatchewan (Foley J.)	Applicants' application for a declaration that Edward Ratzlaff's will was revoked by subsequent marriage, allowed
April 18, 2002 Court of Appeal for Saskatchewan (Cameron, Vancise and Lane JJ.A.)	Appeal allowed; will ordered to be admitted to probate
June 14, 2002 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Paulette Giroux

c. (29218)

**La Confédération des caisses populaires et d'économie Desjardins du Québec,
Claude Béland, Jocelyn Proteau, Michel Rouleau, Robert O'Farrell, Raymond Gagné,
André Lachapelle, André Roy, François Brien, Simon Caron, Madeleine Lapierre,
Olivier Lavoie et Michel Parent (Qué.)**

NATURE DE LA CAUSE

Procédure - Procédure civile - Demande reconventionnelle - Abus de droit et de procédures - Responsabilité civile - Libelle et diffamation - Atteinte à la vie privée et à la réputation - La Cour d'appel a-t-elle erré en rejetant l'appel de la demanderesse, niant de ce fait son droit fondamental à l'égalité devant les tribunaux?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 7 juillet 1998 Cour supérieure du Québec (Rolland j.c.s.)	Requête de la demanderesse pour rejet de la requête des intimés en dommages pour atteinte à la vie privée et réputation, rejetée
Le 19 novembre 2001 Cour supérieure du Québec (Dufresne j.c.s.)	Requête en dommages des intimés pour atteinte à la vie privée et réputation, rejetée; requête de la demanderesse pour rejet de cette requête, rejetée; demande reconventionnelle de la demanderesse, rejetée

Le 21 mars 2002
Cour d'appel du Québec
(Michaud j.c.q., Forget, et Dalphond [*ad hoc*] jj.c.a)

Appel de la demanderesse rejeté

Le 16 mai 2002
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

**CORAM: Gonthier, Major and Arbour JJ. /
Les juges Gonthier, Major et Arbour**

G.S. [A Young Person]

v. (29203)

Her Majesty the Queen (Crim.) (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Young offender - Trial - Verdict - Whether jury's verdict finding the Applicant guilty of murder was unreasonable and against the weight of the evidence.

PROCEDURAL HISTORY

November 26, 1999
Ontario Superior Court of Justice
(Platana S.C.J.)

Applicant convicted by jury of second degree murder contrary to s. 235(1) of the *Criminal Code*

January 26, 2000
Ontario Superior Court of Justice
(Platana S.C.J.)

Applicant sentenced to 27 months custody which 12 months to be served in secure custody and 15 months in open custody and sentenced to 36 months probation

March 12, 2001
Court of Appeal for Ontario
(Carthy, Weiler and Laskin JJ.A.)

Appeal on conviction dismissed

May 23, 2002
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Edmonton Journal Group Inc.

v. (29214)

Her Majesty the Queen and Terrance McIntosh Mousseau (Crim.) (Alta.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Publication ban - Publication ban on information tending to identify witness - Witness incarcerated when testimony given - Whether the motions judge erred in holding that the Crown had proven that a publication ban order was necessary in order to prevent a serious risk to the proper administration of justice because reasonably alternative measures would not prevent the risk - Whether the motions judge erred in holding that the Crown had proven that the salutary effects of the publication ban outweighed the deleterious effects on the rights and interests of the parties and the public - Whether additional considerations apply because the witness is a jailhouse informant.

PROCEDURAL HISTORY

March 14, 2002 Court of Queen's Bench of Alberta (Moen J.C.Q.B.A.)	Crown's application for publication ban granted
March 19, 2002 Court of Queen's Bench of Alberta (Moen J.C.Q.B.A.)	Crown's application to prohibit publication of decision until witness out of prison granted
March 20, 2002 Court of Queen's Bench of Alberta (Moen J.C.Q.B.A.)	Witness' preliminary inquiry testimony admitted
May 9, 2002 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Florence Munroe

v. (29281)

Frydryk (Fred) Holder and Nor'West Co-Op Health & Social Services Centre Inc. (Man.)

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Limitation of actions - Applicable limitation period having expired - Application for leave to extend time for filing action - Whether Court of Appeal erred in upholding test for sufficiency of knowledge necessary for making application to extend time to file suit - Whether Court of Appeal erred in finding Applicant had sufficient knowledge that a cause of action existed - The Limitation of Actions Act, R.S.M. 1987, c. L150

PROCEDURAL HISTORY

May 16, 2000 Court of Queen's Bench of Manitoba (Nurgitz J.)	Applicant's application for an order granting leave pursuant to s. 14 and 15 of the <i>Limitation of Actions Act</i> to bring an action for damages against the Respondents, dismissed
March 18, 2002 Court of Appeal of Manitoba (Philp, Twaddle and Steel JJ.A.)	Appeal dismissed

July 24, 2002
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Orest Teodorowych

v. (29284)

Nicholas Pascal and Myrsa Management Services Ltd. and Orest H.T. Rudzik (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Torts - Motor vehicles - Negligence - *Charter* - Whether Applicant's right to a fair trial under the *Charter* was compromised by the trial judge - Whether Court of Appeal discriminated against the Applicant in failing to protect his s. 24(1) rights

PROCEDURAL HISTORY

June 22, 2000
Ontario Superior Court of Justice
(Dunnet J.)

Applicant's action for damages for negligence dismissed

May 1, 2002
Court of Appeal for Ontario
(Charron, Sharpe and Cronk JJ.A.)

Appeal dismissed

July 29, 2002
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Jane Hamilton

v. (29225)

Open Window Bakery Limited and Gail Agasi (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Commercial Law - Contracts - Damages - Repudiation - Appropriate measure of damages for a fixed-term agency agreement - Whether an early termination provision within a fixed-term contract limits damages if the contract is repudiated - Whether a party to a contract can repudiate the contract and later claim a special advantage under it.

PROCEDURAL HISTORY

December 28, 2000
Ontario Superior Court of Justice
(Wilkins J.)

Action against Gail Agasi dismissed on consent; damages awarded for breach of contract; counterclaim dismissed

March 27, 2002
Court of Appeal for Ontario
(Abella, Goudge [*dissenting*] and
Simmons JJ.A.)

Appeal allowed and damages reduced

May 27, 2002
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Oriena Currie and 489332 Ontario Inc.

v. (29112)

The Pine Shoppe, Joseph Williamson and Barbara Williamson (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Appeal - Unrepresented litigant - Motion for default judgment without notice - Whether appellate court erred in holding that the delay in bringing the motion was not satisfactorily explained - Whether court erred in finding no evidence of a meritorious defence on the facts.

PROCEDURAL HISTORY

August 31, 2000
Superior Court of Justice
(Fedak J.)

Respondents' motion for judgment granted: Judgment for the Respondents in the amount of \$181,436.92

September 28, 2000
Superior Court of Justice
(Festeryga J.)

Applicants' motion for an order setting aside August 31, 2000 judgment, dismissed

September 5, 2001
Superior Court of Justice
(Borkovich J.)

Applicants' motion to set aside August 31st judgment, dismissed

December 5, 2001
Court of Appeal for Ontario
(Charron J.A.)

Applicants' motion to extend time to appeal September 28th, 2000 and September 5th, 2001 judgments, dismissed

January 15, 2002
Court of Appeal for Ontario
(Labrosse, Doherty and Laskin JJ.A.)

Applicants' motion to extend time to review order of December 5th, granted; Motion to set aside December 5th judgment dismissed

March 13, 2002
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**CORAM: Iacobucci, Binnie and LeBel JJ. /
Les juges Iacobucci, Binnie et LeBel**

Rachid Mérioud

c. (29316)

Sa Majesté la Reine (Crim.) (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit criminel - Droit pénal - Peine - Réfugié reconnu - Absolution conditionnelle - Est-ce que le demandeur, en sa qualité de réfugié reconnu, est en droit d'invoquer le droit à la sécurité de sa personne en vertu de l'article 7 de la *Charte canadienne des droits et libertés* ainsi qu'à l'article 1a) de la *Déclaration canadienne des droits* - Est-ce que la sentence prononcée contre le demandeur est correctement particularisée et adéquate - Est-ce que l'absolution conditionnelle était envisageable du point de vue de l'intérêt public

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 11 mars 2002
Cour du Québec, Chambre criminelle
(Vaillancourt j.c.q.)

Demandeur condamné à 2 ans moins un jour d'emprisonnement, 2 ans de probation et interdiction de communiquer avec la victime et la mère de celle-ci

Le 3 juin 2002
Cour d'appel du Québec
(Beauregard, Proulx et Rochette jj.c.a.)

Requête du demandeur pour autorisation d'en appeler de sa sentence et pour obtenir sa mise en liberté provisoire, rejetée

Le 3 septembre 2002
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Raymond Leslie Varga

v. (29278)

Her Majesty the Queen (Crim.) (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Evidence - Police - Whether the Court of Appeal erred in holding that there had been no violation of s. 7 of the *Charter of Rights and Freedoms* when the police failed to preserve a sample of the Applicant's blood and/or urine, at his counsel's request, and in failing to grant a lesser remedy than a stay of all proceedings pursuant to s. 24(1) of the *Charter of Rights and Freedoms*.

PROCEDURAL HISTORY

November 7, 1996
Ontario Court of Justice
(Blair J.)

Conviction: manslaughter, unlawful attempt to cause bodily harm, and attempted murder

December 19, 1996
Ontario Court of Justice
(Blair J.)

Sentence: 12 years imprisonment for manslaughter, 6 years
for unlawful attempt to cause bodily harm and life in prison
for the attempted murder conviction

November 7, 2001
Court of Appeal for Ontario
(Doherty, Goudge and Simmons JJ.A.)

Appeal from conviction and sentence dismissed

July 12, 2002
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Alain Morissette

c. (29343)

Sa Majesté la Reine (Crim.) (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit criminel - Directives au jury - La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en droit en statuant que le juge de première instance dans ses directives au jury a omis d'utiliser une approche de "mise en commun" à l'endroit de la preuve circonstancielle? La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en droit en statuant que le juge de première instance dans ses directives au jury s'est trompé en disant au jury qu'un témoin avait donné une identification contradictoire? La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en droit en statuant que le ministère public a établi avec un degré raisonnable de certitude que le verdict n'aurait pas été nécessairement le même si le jury avait reçu des directives appropriées?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 30 mars 1999
Cour supérieure du Québec
(Grenier j.c.s.)

Demandeur déclaré non-coupable d'homicide
involontaire coupable contrairement aux articles 234 et
236 du *Code criminel*

Le 10 juin 2002
Cour d'appel du Québec
(Gendron, Morin et Biron [*ad hoc*] jj.c.a.)

Appel accueilli: verdict cassé; nouveau procès ordonné

Le 9 septembre 2002
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Groupe Impérial Windsor Inc.

v. (28971)

John Abbott College of General and Vocational Education (Que.)

- and -

Royal Trust Company

NATURE OF THE CASE

Civil Code (interpretation) - Commercial Law - Contracts - Intention of the parties - Nullity - Whether the provisions of the *Quebec Civil Code* relating to interpretation of contracts according to the common intention of the parties rather than the literal meaning of the words are applicable to contracts with public authorities - Whether the principles established by fiscal law relating to “secondary intention” and entering into an “adventure in the nature of trade” are applicable - Whether a condition imposed on the acquisition or immovable property by Order-in-Council binds only the acquirer and ministerial authorities, creating no right of examination of the acquisition action by the nominal seller or by third parties - Whether absolute nullity arises by acting for a purpose other than “providing general and vocational instruction at the college level” under the *General and Vocational Colleges Act*, S.Q. 1966-67 ch. 71?

PROCEDURAL HISTORY

December 3, 1987 Superior Court of Quebec (Brassard J.)	Applicant Tenir Limitée’s action dismissed
May 3, 1999 Superior Court of Quebec (Melançon J.)	Applicant Groupe Impérial Windsor’s action in nullity dismissed; Respondent’s action in declaratory judgment granted
November 12, 2001 Court of Appeal of Quebec (Vallerand, Rousseau-Houle, and Rochon [<i>ad hoc</i>] JJ.C.A.)	Appeals from December 3, 1987 and May 3, 1999 judgments dismissed
January 11, 2002 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Owen Warren Gobin, an infant by his guardian ad litem, Carol Gobin and the said Carol Gobin

v. (29282)

Her Majesty the Queen in Right of the Province of British Columbia (B.C.)

NATURE OF THE CASE

Torts - Negligence - Governmental policy - Whether the Court of Appeal erred in the application of the policy/operational doctrine - Whether the Court of Appeal erred in not enforcing the Crown’s own written policy on rock work construction.

PROCEDURAL HISTORY

February 16, 2001 Supreme Court of British Columbia (Boyle J.)	Respondent found liable for infant Applicant’s injury
June 17, 2002 Court of Appeal for British Columbia (Southin, Braidwood and Thackray JJ.A.)	Appeal allowed
July 24, 2002 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

APPLICATIONS FOR LEAVE
SUBMITTED TO COURT SINCE LAST ISSUE

DEMANDES SOUMISES À LA COUR DEPUIS
LA DERNIÈRE PARUTION

**JUDGMENTS ON APPLICATIONS
FOR LEAVE**

**JUGEMENTS RENDUS SUR LES
DEMANDES D'AUTORISATION**

DECEMBER 5, 2002 / LE 5 DÉCEMBRE 2002

29300 **Deloitte & Touche LLP v. Ontario Securities Commission** (Ont.) (Civil) (By Leave)

Coram:Iacobucci, Binnie and LeBel JJ.

The application for leave to appeal from the judgment of the Court of Appeal for Ontario, Number C36759, dated June 13, 2002, is granted.

La demande d'autorisation d'appel de l'arrêt de la Cour d'appel de l'Ontario, numéro C36759, daté du 13 juin 2002, est accordée.

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Securities - Public offering - Investigative powers of Ontario Securities Commission staff - Compelled disclosure - Right to confidentiality - To what extent do the common law disclosure principles enunciated in *R. v. Stinchcombe* apply to regulatory proceedings - Where is the balance to be struck regarding the privacy rights protected by ss. 16 and 17 of the *Securities Act*, R.S.O. 1990, c. S-5 and the disclosure principles applicable to regulatory proceedings.

PROCEDURAL HISTORY

November 30, 2000 Ontario Securities Commission (Geller, Vice-Chair, Carscallen and Brown, Commissioners)	Order authorizing Staff of the OSC to disclose to Philip Services Corp. evidence obtained from the Applicant
April 12, 2001 Ontario Superior Court of Justice (Dunnet, Macdonald [<i>dissenting</i>], and Sedgwick JJ.)	Applicant's appeal allowed
June 13, 2002 Court of Appeal for Ontario (Doherty, Goudge and Armstrong JJ.A.)	Respondent's appeal allowed
August 15, 2002 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

29120 **Ellen LaBelle v. Attorney General for Ontario, The Law Society of Upper Canada, Robert Howe,
Jennifer MacKinnon and Hugh Brennan** (Ont.) (Civil) (By Leave)

Coram:Iacobucci, Binnie and LeBel JJ.

The application for an extension of time is granted and the application for leave to appeal from the judgment of the Court of Appeal for Ontario, Number C35757, dated November 2, 2001, is dismissed with costs.

La demande de prorogation de délai est accordée et la demande d'autorisation d'appel de l'arrêt de la Cour d'appel de l'Ontario, numéro C35757, daté du 2 novembre 2001, est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Civil procedure - Whether the trial judge properly granted summary judgment under the circumstances.

PROCEDURAL HISTORY

January 8, 2001 Ontario Superior Court of Justice (McKinnon J.)	Applicant's action dismissed; Respondent Attorney General for Ontario's motion granted: paragraphs 7, 27, and 29 of the statement of claim struck out
November 2, 2001 Court of Appeal for Ontario (Catzman, Abella and Moldaver JJ.A.)	Appeal dismissed
April 2, 2002 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

29230 **Mastech Quantum Inc. v. The Minister of National Revenue** (FC) (Civil) (By Leave)

Coram:Iacobucci, Binnie and LeBel JJ.

The application for leave to appeal from the judgment of the Federal Court of Appeal, Numbers A-692-00 and A-693-00, dated April 4, 2002, is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel de l'arrêt de la Cour d'appel fédérale, numéros A-692-00 et A-693-00, daté du 4 avril 2002, est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Administrative law - Judicial review - Jurisdiction of the Federal Court - Whether judicial review under sections 28 and 18.1 of the *Federal Court Act*, R.S.C. 1985, c. F-7 is available where a party seeks to advance a theory that was not properly before the court of first instance - Whether the rule in *Athey v. Leonati*, [1996] 3 S.C.R. 458 at paras. 51-52 is applicable in judicial review applications before the Federal Court - Whether there are issues of public importance raised.

PROCEDURAL HISTORY

September 26, 2000 Tax Court of Canada (Weisman D.J.T.C.C.)	Appeals from the Respondent's determination, allowed
April 4, 2002 Federal Court of Appeal (Richard C.J. and Evans J.A.; and Malone J.A.(concurring in result only))	Application for judicial review allowed; matter referred back to Tax Court
May 31, 2002 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

29191 **Donovan Elliot Gates v. Her Majesty the Queen** (B.C.) (Criminal) (By Leave)

Coram:Iacobucci, Binnie and LeBel JJ.

The application for leave to appeal from the judgment of the Court of Appeal of British Columbia (Vancouver), Number CA027561, dated February 15, 2002, is dismissed without costs.

La demande d'autorisation d'appel de l'arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique (Vancouver), numéro CA027561, daté du 15 février 2002, est rejetée sans dépens.

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter - Criminal - Breaches of Criminal Code provisions governing appearances in Court by video-conference - During sentencing hearing by video-conference, trial judge and accused unable to see one another for portions of hearing and words spoken by accused were inaudible - Whether breaches that occur during sentencing hearing can be considered on an appeal against conviction - Whether curative provisions of Criminal Code are broad enough to remedy breaches occurring during the sentencing stage of a trial - Whether curative provisions ought to have been applied on appeal - Whether applicant waived Charter protection.

PROCEDURAL HISTORY

April 17, 2000
Supreme Court of British Columbia
(Loo J.)

Convictions: three counts of aggravated assault, two counts of assault, one count of assault causing bodily harm, one count of unlawful confinement

July 4, 2000
Supreme Court of British Columbia
(Loo J.)

Sentence: total 56 months imprisonment

February 15, 2002
Court of Appeal of British Columbia
(Rowles, Ryan and Donald JJ.A.)

Appeal from conviction dismissed; appeal from sentence allowed, total of sentences reduced to 48 months

May 13, 2002
Supreme Court of Canada
(Iacobucci J.)

Application for an extension of time granted

June 10, 2002
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

29238

Nader Ghermezian, Raphael Ghermezian, Bahman Ghermezian, Eskander Ghermezian, 273905 Alberta Ltd., 218703 Alberta Ltd., 579511 Alberta Ltd., 298936 Alberta Ltd., West Edmonton Mall Property Inc., WEM Holdings Inc., WEM Management Inc., Avista Financial Corporation, 298926 Alberta Ltd. and ABNR Equities Corp. v. Alberta Treasury Branches, Elmer Leahy, Her Majesty the Queen in Right of Alberta AND BETWEEN Elmer Leahy v. Alberta Treasury Branches, Nader Ghermezian, Raphael Ghermezian, Bahman Ghermezian, Eskander

Ghermezian, 273905 Alberta Ltd., 218703 Alberta Ltd., 579511 Alberta Ltd., 298936 Alberta Ltd., West Edmonton Mall Property Inc., WEM Holdings Inc., WEM Managment Inc., Avista Financial Corporation, 298926 Alberta Ltd. and ABNR Equities Corp., Her Majesty the Queen in Right of Alberta (Alta.) (Civil) (By Leave)

Coram: Iacobucci, Binnie and LeBel JJ.

The applications for leave to appeal from the judgment of the Court of Appeal of Alberta (Calgary), Numbers 00-18980 and 00-19000, dated April 17, 2002, are dismissed with costs.

Les demandes d'autorisation d'appel de l'arrêt de la Cour d'appel de l'Alberta (Calgary), numéros 00-18980 et 00-19000, daté du 17 avril 2002, sont rejetées avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Pre-trial procedure - Discovery - *Ex parte* orders - Alberta Treasury Branches obtaining *ex parte* orders permitting it to trace funds and obtain production of documents from third party financial institutions - Scope and threshold tests for granting of extraordinary civil search and third party discovery orders - Impact of *Charter* values on development of extraordinary remedies - Whether a party guilty of sustained and serious non-disclosure and abuse of process will be permitted to retain and exploit the benefit of that misconduct.

PROCEDURAL HISTORY

August 18, 2000
Court of Queen's Bench of Alberta
(Mason J.)

Ex parte orders confirmed

April 17, 2002
Court of Appeal of Alberta
(Picard, Hunt and Costigan JJ.A.)

Appeal dismissed

May 21, 2002
Supreme Court of Canada

First and second applications for leave to appeal filed

28839 **S. P. Holdings Canada Inc. c. IKEA Limited** (Qué.) (Civile) (Autorisation)

Coram: Les juges Iacobucci, Binnie et LeBel

La demande de prorogation de délai est accordée et la demande d'autorisation d'appel de l'arrêt de la Cour d'appel du Québec (Montréal), numéro 500-09-006796-981, daté du 1 août 2001, est rejetée avec dépens.

The application for an extension of time is granted and the application for leave to appeal from the judgment of the Court of Appeal of Quebec (Montreal), Number 500-09-006796-981, dated August 1, 2001, is dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Droit fiscal - Taxe d'accise - Recevabilité d'une action en recouvrement intentée par la demanderesse au nom des autorités fiscales - Nécessité de rencontrer les conditions d'application stipulées à l'article 224 de la *Loi sur la taxe d'accise* (LTA) et l'article 427 de la *Loi sur la taxe de vente du Québec* (LTVQ) - Droit commercial - Contrats - Existence d'un engagement contractuel en vue de payer les taxes en surplus d'une indemnité - La Cour d'appel a-t-elle erré en modifiant les déterminations de faits de la juge de première instance quant à l'existence d'un engagement contractuel entre les parties - Un engagement contractuel pris par l'intimée à l'effet d'acquitter la TPS et la TVQ permet-il à la demanderesse de lui

réclamer judiciairement la valeur de ces taxes, indépendamment des dispositions de l'article 224 de la LTA - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en limitant l'exception de l'article 182(2) de la LTA aux seuls contrats contenant déjà une clause pénale - La demanderesse peut-elle réclamer de l'intimée les intérêts et pénalités afférentes aux taxes

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 29 mai 1998
Cour supérieure du Québec
(Rousseau j.c.s)

Intimée condamnée à payer à la demanderesse, en fiducie, \$ 652,231 en vertu de *Loi sur la taxe d'accise et Loi sur la taxe de vente du Québec*

Le 1 août 2001
Cour d'appel du Québec
(Vallerand, Deschamps et Pelletier jj.c.a)

Appel accueilli; jugement de première instance infirmé; action rejetée

Le 20 novembre 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel et requête en prorogation de délai déposées

29117 **Commission de la santé et de la sécurité du travail c. Compagnie de chemin de fer Canadien Pacifique** (Qué.) (Civile) (Autorisation)

Coram: Les juges Bastarache, Arbour et LeBel

La demande d'autorisation d'appel de l'arrêt de la Cour d'appel du Québec (Montréal), numéro 500-09-007594-997, daté du 31 janvier 2002, est rejetée avec dépens en faveur de l'intimée Compagnie de chemin de fer Canadien Pacifique.

The application for leave to appeal from the judgment of the Court of Appeal of Quebec (Montreal), Number 500-09-007594-997, dated January 31, 2002, is dismissed with costs to the respondent Canadian Pacific Railways.

NATURE DE LA CAUSE

Droit constitutionnel - Chemins de fer - Partage des compétences - Régime d'indemnisation des accidents du travail - Applicabilité à une entreprise de compétence fédérale d'une disposition législative provinciale - Est-ce que l'article 32 de la *Loi sur les accidents du travail et les maladies professionnelles* est constitutionnellement applicable à une entreprise fédérale? - Compétence de la Commission des lésions professionnelles d'entendre une plainte déposée par l'employé de l'intimée - Principe de la compétence accessoire - Est-ce que le principe de la compétence accessoire peut s'appliquer pour déterminer si une disposition législative, qui porterait atteinte à la spécificité fédérale d'une entreprise, serait néanmoins constitutionnellement applicable à une telle entreprise parce que suffisamment intégrée à un régime législatif applicable à l'entreprise?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 24 février 1998
Commission d'appel en matière de lésions professionnelles
(Roy, commissaire)

Plainte du mis en cause, Fernand Vincent, déclarée recevable

Le 8 décembre 1998
Cour supérieure du Québec
(Lesyk j.c.s.)

Requête de l'intimée en révision judiciaire, accueillie; art.32 de la *Loi sur les accidents de travail et les maladies professionnelles* déclaré inopérant à l'égard de l'intimée; plainte du mise en cause Vincent rejetée

Le 31 janvier 2002
Cour d'appel du Québec
(Beauregard, Deschamps et Letarte [*ad hoc*] jj.c.a.)

Appel rejeté

Le 28 mars 2002
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

29119 **Commission de la santé et de la sécurité du travail c. Purolator Courrier Ltée, François Hamelin**
(Qué.) (Civile) (Autorisation)

Coram: Les juges Bastarache, Arbour et LeBel

La demande d'autorisation d'appel de l'arrêt de la Cour d'appel du Québec (Montréal), numéro 500-09-007114-986, daté du 31 janvier 2002, est rejetée avec dépens en faveur de l'intimée Purolator Courrier Ltée.

The application for leave to appeal from the judgment of the Court of Appeal of Quebec (Montreal), Number 500-09-007114-986, dated January 31, 2002, is dismissed with costs to the respondent Purolator Courier Ltd.

NATURE DE LA CAUSE

Droit constitutionnel - Partage des compétences - Régime d'indemnisation des accidents du travail - Applicabilité à une entreprise de compétence fédérale d'une disposition législative provinciale - Est-ce que l'article 32 de la *Loi sur les accidents du travail et les maladies professionnelles* est constitutionnellement applicable à une entreprise fédérale? - Est-ce que les articles 179 et 180 de cette même loi sont constitutionnellement applicables à une entreprise fédérale? - Si cette Cour répond "oui" aux deux premières questions, est-ce que la Commission des lésions professionnelles a juridiction pour entendre la plainte de la mise en cause Larsen en vertu de l'article 32? - *Loi sur les accidents du travail et les maladies professionnelles*, L.R.Q. chap. A-3.001, art. 32.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 18 décembre 1997
Tribunal d'arbitrage
(Hamelin, arbitre)

Objections préliminaires de l'intimé Purolator rejetées; juridiction du tribunal affirmée; juridiction sur fond du litige réservée

Le 20 août 1998
Cour supérieure du Québec
(Croteau j.c.s.)

Requête de l'intimé Purolator en révision judiciaire, rejetée

Le 31 janvier 2002
Cour d'appel du Québec
(Beauregard, Deschamps, et Letarte [*ad hoc*] jj.c.a.)

Appel accueilli; jugement de la Cour supérieure infirmé; sentence arbitrale du 18 décembre 1997, cassée

Le 28 mars 2002
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

25.11.2002

Before / Devant: BASTARACHE J.

Further order on motion for leave to intervene

Autre ordonnance sur une requête en autorisation d'intervention

BY/PAR: Insurance Corporation of British Columbia

IN/DANS: Her Majesty the Queen in Right of the Province of British Columbia

v. (28616)

M.B. (B.C.)

UPON APPLICATION by the Insurance Corporation of British Columbia for leave to intervene in the above appeal and pursuant to the order of November 14, 2002;

IT IS HEREBY FURTHER ORDERED THAT the said intervener is granted permission to present oral argument not exceeding fifteen (15) minutes at the hearing of the appeal.

25.11.2002

Before / Devant: ARBOUR J.

Further order on motions for leave to intervene

Autre ordonnance sur des requêtes en autorisation d'intervention

BY/PAR: Canadian Civil Liberties Association
British Columbia Civil Liberties Association

IN/DANS: David Malmo-Levine

v. (28026)

Her Majesty the Queen (Crim.)(B.C.)

and

Victor Eugene Caine

v. (28148)

Her Majesty the Queen (Crim.)(B.C.)

and

Christopher James Clay

v. (28189)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Ont.)

UPON APPLICATION by the Canadian Civil Liberties Association and the British Columbia Civil Liberties Association for leave to intervene in the above appeals and pursuant to the orders of June 26, 2001 and August 21, 2001;

IT IS HEREBY FURTHER ORDERED THAT the said interveners are each granted permission to present oral argument not exceeding fifteen (15) minutes in total at the hearing of the appeals.

25.11.2002

Before / Devant: MAJOR J.

Motions for extension of time and leave to intervene

Requêtes visant à obtenir une prorogation de délai et l'autorisation d'intervenir

BY/PAR: Attorney General of Canada
North Slave Métis Alliance

IN/DANS: Her Majesty the Queen

v. (28533)

Steve Powley, et al. (Crim.)(Ont.)

GRANTED / ACCORDÉES

UPON APPLICATION by the Attorney General of Canada and the North Slave Métis Alliance for extensions of time and for leave to intervene in the above appeal and cross-appeal;

AND HAVING READ the material filed ;

IT IS HEREBY ORDERED THAT:

1. The motion for an extension of time and for leave to intervene of the applicant Attorney General of Canada is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.
2. The motion for an extension of time and for leave to intervene of the applicant North Slave Métis Alliance is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.

The request to present oral argument is deferred to a date following receipt and consideration of the written arguments of the parties and the interveners.

The interveners shall not be entitled to adduce further evidence or otherwise to supplement the record of the parties.

Pursuant to Rule 59(1)(a) the interveners shall pay to the appellant and respondents any additional disbursements occasioned to the appellant and respondents by the interventions.

26.11.2002

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the book of authorities of the appellant/respondent on cross-appeal

Requête en prorogation du délai imparti pour signifier et déposer le recueil de jurisprudence et de doctrine de l'appelante/intimée sur l'appel incident

E.D.G.

v. (28613)

The Board of School Trustees of School District No. 44
(North Vancouver) (B.C.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to November 15, 2002.

28.11.2002

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the record, factum and book of authorities of the respondents

Requête en prorogation du délai imparti pour signifier et déposer les dossier, mémoire et recueil de jurisprudence et de doctrine des intimés

Geoffrey Saldanha, et al.

v. (28829)

Frederick H. Beals III, et al. (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to December 12, 2002.

2.12.2002

CORAM: McLachlin C.J. and Iacobucci, Major, Bastarache and LeBel JJ.

VIDEO-CONFERENCE / VIDÉO-CONFÉRENCE - VANCOUVER

Motion to quash

Global B.C. et al.

v. (28823)

Her Majesty the Queen, et al. (B.C.)

Requête en annulation

M. David Lepofsky for the intervener the Attorney General for Ontario.

Daniel Burnett for the appellants Global B.C. et al. (via video conference).

Ian Donaldson, Q.C. for the respondent Dimitrios Pilarinos (via video conference).

Richard S. Fowler for the respondent Glen David Clark (via video conference).

George H. Copley, Q.C. for the respondent the Attorney General of British Columbia (via video conference).

Robert MacKinnon for the intervener the Attorney General of Canada.

GRANTED / ACCORDÉE

JUDGMENT

The motion to quash the appeal from the judgment of the Supreme Court of British Columbia, Number CC0011402, dated September 25, 2001, is granted.

We are all of the view that the appeal is now moot and we see no reason to exercise our discretion to allow the appeal to proceed. We would therefore quash the proceedings.

JUGEMENT

La requête en cassation de l'appel interjeté contre la décision de la Cour suprême de la Colombie-Britannique numéro CC0011402, datée du 25 septembre 2001, est accordée.

Nous sommes tous d'avis que l'appel est devenu théorique et nous ne voyons aucune raison d'exercer notre pouvoir discrétionnaire pour permettre que l'appel suive son cours. En conséquence, nous cassons la procédure.

Nature of the case

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Freedom of expression - Freedom of the press - Whether the common law prohibits television and radio access to courtroom proceedings - Whether a prohibition (or a prohibition but for the consent of all parties) of television or radio access to court proceedings is an infringement of s. 2(b) of the *Charter* - If so, is the infringement a demonstrably justifiable limitation within s. 1 of the *Charter*? - What legal and constitutional principles must a judge follow when considering applications for television or radio access to court proceedings? - Whether the trial judge fettered her inherent jurisdiction by embracing the Policy on Television in the Courtroom adopted by the Supreme Court of British Columbia on May 9, 2001, effectively giving each party a veto power over radio and television access - Whether this appeal should be quashed for mootness - In the alternative, should the Appellants indemnify the Respondent Pilarinos' costs for this appeal?

Nature de la cause

Charte canadienne des droits et libertés - Liberté d'expression - Liberté de la presse - La common law interdit-elle l'accès de la télévision et de la radio à une procédure se déroulant dans une salle d'audience - L'interdiction d'accès (ou l'interdiction d'accès sans le consentement de toutes les parties) de la télévision et de la radio à une procédure judiciaire porte-elle atteinte aux droits garantis par l'al. 2b) de la *Charte*? - Dans l'affirmative, cette atteinte constitue-t-elle, suivant l'article premier de la *Charte*, une limite raisonnable dont la justification peut se démontrer? - Quels principes légaux et constitutionnels un juge doit-il appliquer pour trancher une demande d'accès de la télévision ou de la radio à une procédure judiciaire? - Le juge de première instance a-t-il entravé l'exercice de sa compétence inhérente en suivant la politique sur l'accès de la télévision à la salle d'audience adoptée par la Cour suprême de la Colombie-Britannique le 9 mai 2001, qui reconnaît un droit de veto à chaque partie relativement à l'accès de la télévision et de la radio - L'appel doit-il être annulé en raison de son caractère théorique? - Subsidiairement, les appelants devraient-ils indemniser l'intimé Pilarinos de ses dépens relatifs au pourvoi?

**NOTICE OF APPEAL FILED SINCE
LAST ISSUE**

**AVIS D'APPEL DÉPOSÉS DEPUIS LA
DERNIÈRE PARUTION**

29.11.2002

**Commission des droits de la personne et des droits
de la jeunesse agissant en faveur de Caroline
Charette**

c. (29187)

Le Procureur général du Québec, et autres (Qué.)

29.11.2002

**Commission des droits de la personne et des droits
de la jeunesse agissant en faveur de Normand
Morin, Jocelyne Fortin, Chantal Douesnard, Josée
Thomassin, Claude Dufour, et autres**

c. (29188)

Le Procureur général du Québec, et autres (Qué.)

**NOTICES OF INTERVENTION FILED
SINCE LAST ISSUE**

**AVIS D'INTERVENTION DÉPOSÉS
DEPUIS LA DERNIÈRE PARUTION**

29.11.2002

BY/PAR:

Attorney General of Quebec
Attorney General of Manitoba
Attorney General of British Columbia
Attorney General of Alberta

IN/DANS:

Canadian Cable Television Association

v. (28826)

Barrie Public Utilities, et al. (F.C.)

**NOTICE OF DISCONTINUANCE
FILED SINCE LAST ISSUE**

**AVIS DE DÉSISTEMENT DÉPOSÉS
DEPUIS LA DERNIÈRE PARUTION**

28.11.2002

Edris Arthur

c. (29484)

Winston Williams, et al. (Qué.)

(demande)

**APPEALS HEARD SINCE LAST ISSUE
AND DISPOSITION**

**APPELS ENTENDUS DEPUIS LA
DERNIÈRE PARUTION ET
RÉSULTAT**

3.12.2002

CORAM: Chief Justice McLachlin and Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and Deschamps JJ.

Her Majesty the Queen

v. (28873)

Harold Williams (Nfld.) (Criminal) (As of Right)

Rachel Huntsman for the appellant.

Derek J. Hogan for the respondent.

Susan Chapman and Dana Peterson for the intervener
Attorney General for Ontario.

RESERVED / EN DÉLIBÉRÉ

Nature of the case:

Criminal law - Respondent failing to notify his sexual partner that he has tested positive for HIV - Respondent and complainant having unprotected sexual intercourse for a number of weeks before the Respondent learned he had tested positive - Respondent did not take steps to protect against the transmission of the virus to the complainant after he received this information - Complainant tested HIV positive two years after the relationship ended - Whether the majority of the Court of Appeal erred in law in acquitting the Respondent of aggravated assault and substituting a verdict of attempted aggravated assault.

Nature de la cause:

Droit criminel - L'intimé a négligé d'informer sa partenaire sexuelle qu'il avait subi un test de dépistage du VIH qui a révélé qu'il était séropositif - L'intimé et la plaignante ont eu des rapports sexuels non protégés pendant un certain nombre de semaines avant que l'intimé apprenne qu'il était séropositif - L'intimé n'a pas par la suite pris de mesures pour protéger la plaignante contre la transmission du virus - Deux ans après la rupture de la relation, la plaignante était séropositive - La Cour d'appel à la majorité a-t-elle commis une erreur de droit en acquittant l'intimé de voies de fait graves et en substituant un verdict de tentative de voies de fait graves?

3.12.2002

CORAM: Le juge en chef McLachlin et les juges Gonthier, Bastarache, Binnie, Arbour, LeBel et Deschamps.

Ziad Arradi

c. (28919)

Sa Majesté la Reine (Qué.) (Criminelle) (De plein droit)

EN DÉLIBÉRÉ / RESERVED

Anne-Marie Lanctôt et Nellie Benoit pour l'appellant.

Lori-Renée Weitzman et Stella Gabbino pour l'intimée.

Nature de la cause:

Droit criminel - Procès - Outrage au tribunal - Présence du jury - Exposé au jury - Détermination de la peine - Est-ce que le fait de procéder séance tenante et en

présence du jury à la condamnation pour outrage au tribunal de l'accusé et à l'imposition d'une sentence de trois ans d'emprisonnement a causé un grave préjudice à l'accusé et a affecté l'équité du procès?

Nature of the case:

Criminal law - Trial - Contempt of court - Presence of jury - Charge - Sentencing - Did convicting the accused of contempt of court during the hearing and in the presence of the jury and imposing a sentence of three years' imprisonment seriously prejudice the accused and affect the fairness of the trial?

4.12.2002

CORAM: Chief Justice McLachlin and Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour, LeBel and Deschamps JJ.

Her Majesty the Queen

v. (28717)

Joe Markevich (FC) (Civil) (By Leave)

Graham R. Garton, Q.C. and Carl Januszczyk for the appellant.

Ian Worland for the respondent.

Edwin G. Kroft and Geoffrey T. Loomer for the intervener Teck Cominco Metals Ltd.

RESERVED / EN DÉLIBÉRÉ

Nature of the case:

Statutes - Interpretation - Taxation - Assessment - Collection of unpaid income tax - Taxpayer failing to pay taxes in early 1980's - Assessed in 1986 - Revenue Canada wrote off balance owing as uncollectable - Revenue Canada reviving collection attempts in 1998 - Whether collection procedures statute barred by limitation period in s. 32 *Crown Liability and Proceedings Act* or s. 3(5) *B.C. Limitation Act*.

Nature de la cause:

Lois - Interprétation - Taxation - Cotisation - Recouvrement de l'impôt impayé - Contribuable ayant omis de payer des impôts au début des années 80 - Cotisation établie en 1986 - Revenu Canada a radié le solde dû à titre de créance non recouvrable - Nouvelles tentatives de recouvrement en 1998 - Les mesures de recouvrement de l'impôt étaient-elles prescrites par l'application de l'art. 32 de la *Loi sur la responsabilité civile de l'État* ou le par. 3(5) de la *Limitation Act* de la C.-B.?

4.12.2002

CORAM: Chief Justice McLachlin and Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour, LeBel and Deschamps JJ.

Darrell Wayne Trociuk

v. (28726)

**Attorney General of British Columbia et al. (B.C.)
(Civil) (By Leave)**

Dairn O. Shane for the appellant.

Jeffrey M. Loenen for the respondent Attorney General of British Columbia.

Martin O. Screech for the respondent Reni Ernst.

RESERVED / EN DÉLIBÉRÉ

Nature of the case:

Charter of Rights and Freedoms - Equality rights - *Vital Statistics Act*, R.S.B.C. 1996, c. 479, ss. 3(1), 3(6) - Birth registration - Family law - Children born outside marriage - Mother not acknowledging father on birth registration forms - Children taking mother's surname - Father's application to be acknowledged on birth registrations and to change children's surnames denied by Director of Vital Statistics - Whether statutory discretion of a mother not to acknowledge biological father on birth registration forms and not to include surname of father in child's surname infringes *Charter* equality rights on the basis of sex - If the provision are contrary to s. 15(1) of the *Charter*, is the discrimination a reasonable limit under s. 1.

Nature de la cause:

Charte des droits et libertés - Droits à l'égalité - *Vital Statistics Act*, R.S.B.C. 1996, ch. 479, art. 3(1), 3(6) - Enregistrement de la naissance - Droit de la famille - Enfants nés en dehors des liens du mariage - Mère ne reconnaissant pas la paternité de l'appelant sur les formulaires d'enregistrement de la naissance - Enfants inscrits sous le nom de famille de la mère - Refus par le directeur de l'état civil de faire droit à la demande du père visant à faire reconnaître sa paternité sur les enregistrements de naissance et à changer le nom de famille des enfants - Le pouvoir discrétionnaire que la loi confère à la mère de ne pas faire inscrire le nom du père biologique sur le formulaire d'enregistrement de la naissance et de ne pas inclure le nom de famille du père dans celui de l'enfant porte-t-il atteinte aux droits à l'égalité garantis par la *Charte* pour un motif fondé sur le sexe? - Si les dispositions vont à l'encontre du par. 15(1) de la *Charte*, la discrimination constitue-t-elle une limite raisonnable sous le régime de l'article premier?

Reasons for judgment are available

Les motifs de jugement sont disponibles

DECEMBER 5, 2002 / LE 5 DÉCEMBRE 2002

28155 **Commissioner of Patents - v. - President and Fellows of Harvard College - and - Canadian Council of Churches, Evangelical Fellowship of Canada, Canadian Environmental Law Association, Greenpeace Canada, Canadian Association of Physicians for the Environment, Action Group on Erosion, Technology and Concentration, Canadian Institute for Environmental Law and Policy, Sierra Club of Canada, Animal Alliance of Canada, International Fund for Animal Welfare Inc. and Zoocheck Canada Inc.** (F.C.) (Civil) 2002 SCC 76 / 2002 CSC 76

Coram: McLachlin C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

The appeal from the judgment of the Federal Court of Appeal, Number A-334-98, dated August 3, 2000, heard on May 21, 2002, is allowed, McLachlin C.J. and Major, Binnie and Arbour JJ. dissenting.

L'appel contre l'arrêt de la Cour d'appel fédérale, numéro A-334-98, en date du 3 août 2000, entendu le 21 mai 2002, est accueilli, le juge en chef McLachlin et les juges Major, Binnie et Arbour sont dissidents.

28287 **Apotex Inc. and Novopharm Ltd. - v. - The Wellcome Foundation Limited, Glaxo Wellcome Inc., Interpharm Inc. and Allen Barry Shechtman** (F.C.) (Civil) 2002 SCC 77 / 2002 CSC 77

Coram: McLachlin C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

The appeals from the judgment of the Federal Court of Appeal, Numbers A-211-98, A-213-98, A-214-98, dated December 4, 2000, heard on February 14, 2002 are dismissed with one set of costs to the respondents on a party and party basis, payable jointly and severally by the appellants.

Les appels contre l'arrêt de la Cour d'appel fédérale, numéros A-211-98, A-213-98, A-214-98, en date du 4 décembre 2000, entendus le 14 février 2002 sont rejetés en accordant aux intimés un seul mémoire de dépens entre parties, payable conjointement et solidairement par les appelantes.

DECEMBER 6, 2002 / LE 6 DÉCEMBRE 2002

28070 **Hughes Communications Inc. - v. - Spar Aerospace Limited - and between - Viacom Inc. (formerly "Westinghouse Electric Corporation") - v. - Spar Aerospace Limited - and between - Motient Corporation (formerly "American Mobile Satellite Corporation") - v. - Spar Aerospace Limited - and between - Adaptative Broadband Corporation (formerly "Satellite Transmissions Systems Inc.") - v. - Spar Aerospace Limited** (Que.) (Civil) 2002 SCC 78 / 2002 CSC 78

REASONS ONLY / MOTIFS SEULEMENT

27641 **Roy Anthony Roberts, C. Aubrey Roberts and John Henderson, suing on their own behalf and on behalf of all other members of the Wewaykum Indian Band (also known as the Campbell River Indian Band) - v. - Her Majesty the Queen - and -Ralph Dick, Daniel Billy, Elmer Dick, Stephen**

Assu and James D. Wilson, suing on their own behalf and on behalf of all other members of the Wewaikai Indian Band (also known as the Cape Mudge Indian Band) - and between - Ralph Dick, Daniel Billy, Elmer Dick, Stephen Assu, Godfrey Price, Allen Chickite, and Lloyd Chickite, suing on their own behalf and on behalf of all other members of the Wewaikai Indian Band (also known as the Cape Mudge Indian Band) - v. - Her Majesty the Queen - and - The Attorney General for Ontario, the Attorney General of British Columbia, the Gitanaax Indian Band, the Kispiox Indian Band and the Glen Vowell Indian Band (F.C.) (Civil) 2002 SCC 79 / 2002 CSC 79

Coram: Chief Justice McLachlin and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

The appeals from the judgment of the Federal Court of Appeal, Number A-655-95, dated October 12, 1999, heard on December 6, 2001 are dismissed with costs.

Les appels contre l'arrêt de la Cour d'appel fédérale, numéro A-655-95, en date du 12 octobre 1999, entendu le 6 décembre 2001 sont rejetés avec dépens.

NOVEMBER 21, 2002 (REVISED DECEMBER 2, 2002)
LE 21 NOVEMBRE 2002 (RÉVISÉ LE 2 DÉCEMBRE 2002)

28417 **Procureur général du Québec c. Laurent Laroche et Garage Côté Laroche Inc. et L'honorable Claude Pinard, j.c.q. et Procureur général du Canada et Procureur général de l'Ontario** (Crim.)(Qué.) 2002 SCC 72 / 2002 CSC 72

Coram : Le juge en chef McLachlin et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Bastarache, Arbour et LeBel

L'appel contre la décision de la Cour supérieure, numéro 415-36-000085-005, en date du 8 février 2001, entendu le 16 janvier 2002, est accueilli en partie. Le jugement de la Cour supérieure annulant l'ordonnance de blocage et le mandat de saisie est cassé, sauf à l'égard des 24 véhicules automobiles saisis sans autorisation. Sous cette réserve, l'ordonnance de blocage et les mandats de saisie autorisés par le juge Pinard de la Cour du Québec sont rétablis. Le Juge en chef et le juge Arbour sont dissidentes en partie.

The appeal from the judgment of the Superior Court, number 415-36-000085-005, dated February 8, 2001, heard on January 16, 2002, is allowed in part. The judgment of the Superior Court quashing the restraint order and warrants of seizure is set aside, except in respect of the 24 motor vehicles seized without authorization. Subject to that exception, the restraint order and warrants of seizure authorized by Judge Pinard of the Court of Quebec are restored. The Chief Justice and Arbour J. are dissenting in part.

The Commissioner of Patents - v. - The President and Fellows of Harvard College - and - The Canadian Council of Churches and the Evangelical Fellowship of Canada, Canadian Environmental Law Association, Greenpeace Canada, Canadian Association of Physicians for the Environment, Action Group on Erosion, Technology and Concentration and the Canadian Institute for Environmental Law and Policy, Sierra Club of Canada, Animal Alliance of Canada, International Fund for Animal Welfare Inc. and Zoocheck Canada Inc. (FC) (Civil) (28155)

Indexed as: Harvard College v. Canada (Commissioner of Patents) /

Répertorié : Harvard College c. Canada (Commissaire aux brevets)

Neutral citation: 2002 SCC 76. / Référence neutre: 2002 CSC 76.

Judgment rendered December 5, 2002 / Jugement rendu le 5 décembre 2002

Present: McLachlin C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

Patents — Patentable subject matter — Standard of review — Standard of review applicable to Commissioner of Patent's decision to refuse patent.

Patents — Patentable subject matter — Biotechnology — Patentability of higher life forms — College seeking to patent genetically altered mouse for cancer research — Whether “invention” encompasses higher life forms — Meaning of “manufacture” and “composition of matter” — Patent Act, R.S.C. 1985, c. P-4, s. 2 “invention”.

The respondent applied for a patent on an invention entitled “transgenic animals”. According to the application, a cancer-promoting gene (“oncogene”) is injected into fertilized mouse eggs as close as possible to the one-cell stage. The eggs are then implanted into a female host mouse and permitted to develop to term. After the offspring of the host mouse are delivered, they are tested for the presence of the oncogene. Those that contain the oncogene are called “founder” mice. Founder mice are mated with mice that have not been genetically altered. Fifty per cent of the offspring will have all of their cells affected by the oncogene, making them suitable for animal carcinogenic studies. In its patent application, the respondent seeks to protect both the process by which the oncomice are produced and the end product of the process, i.e. the founder mice and the offspring whose cells contain the oncogene. The process and product claims extend to all non-human mammals. The process claims were allowed by the Patent Examiner, while the product claims were rejected. The appellant Commissioner confirmed the refusal of the product claims. The Federal Court, Trial Division, dismissed the respondent’s appeal from the appellant’s decision. The respondent’s further appeal to the Federal Court of Appeal was allowed.

Held (McLachlin C.J. and Major, Binnie and Arbour JJ. dissenting): The appeal should be allowed. A higher life form is not patentable because it is not a “manufacture” or “composition of matter” within the meaning of “invention” in s. 2 of the *Patent Act*.

Per L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, **Bastarache** and LeBel JJ.: This appeal raises the issue of the patentability of higher life forms within the context of the *Patent Act*.

A. *The Commissioner’s power to refuse a patent under s. 40*

The standard of review applicable to the Commissioner’s decision in this case is correctness. The courts are as well placed as the Commissioner to decide whether the definition of invention in s. 2 of the *Patent Act* encompasses higher life forms, since the *Patent Act* contains no privative clause, gives applicants a broad right of appeal, and the question approaches a pure determination of law that has significant precedential value. Section 40 of the *Patent Act* does not give the Commissioner discretion to refuse a patent on the basis of public policy considerations independent of any express provision in the Act. Since the Commissioner has no discretion independent of the *Patent Act* to consider the public interest when granting or denying a patent, the Commissioner’s decision in this case, given its nature, is not owed deference.

B. *The Definition of Invention: whether a higher life form is a “manufacture” or a “composition of matter”*

The sole question in this appeal is whether the words “manufacture” and “composition of matter”, within the context of the *Patent Act*, are sufficiently broad to include higher life forms. It is irrelevant whether this Court believes that higher life forms such as the oncomouse ought to be patentable. The words of the *Patent Act* “are to be read in their entire context and in their grammatical and ordinary sense harmoniously with the scheme of the Act, the object of the Act, and the intention of Parliament”. Comparisons with the patenting schemes of other countries will therefore be of limited value. The best reading of the words of the Act supports the conclusion that higher life forms are not patentable.

(1) The Words of the Act

For a higher life form to fit within the definition of “invention”, it must be considered to be either a “manufacture” or a “composition of matter”. While the definition of “invention” in the *Patent Act* is broad, Parliament did not define “invention” as “anything new and useful made by man”. The choice of an exhaustive definition signals a clear intention to exclude certain subject matter as being outside the confines of the Act. The word “manufacture” (“*fabrication*”), in the context of the Act, is commonly understood to denote a non-living mechanistic product or process, not a higher life form. The words “composition of matter” (“*composition de matière*”) as they are used in the Act do not include a higher life form such as the oncomouse. The words occur in the phrase “art, process, machine, manufacture or composition of matter”. A collective term that completes an enumeration is often restricted to the same genus as the terms which precede it, even though the collective term may ordinarily have a much broader meaning. Just as “machine” and “manufacture” do not imply a living creature, the words “composition of matter” are best read as not including higher life forms. While a fertilized egg injected with an oncogene may be a mixture of various ingredients, the body of a mouse does not consist of ingredients or substances that have been combined or mixed together by a person. Moreover, “matter” captures only one aspect of a higher life form, generally regarded as possessing qualities and characteristics that transcend the particular genetic material of which it is composed. Higher life forms cannot be conceptualized as mere “compositions of matter” within the context of the *Patent Act*. Just because all inventions are unanticipated and unforeseeable, it does not necessarily follow that they are all patentable. It is possible that Parliament did not intend to include higher life forms in the definition of “invention”. It is also possible that Parliament did not regard cross-bred plants and animals as patentable because they are better regarded as “discoveries”. Since patenting higher life forms would involve a radical departure from the traditional patent regime, and since the patentability of such life forms is a highly contentious matter that raises a number of extremely complex issues, clear and unequivocal legislation is required for higher life forms to be patentable. The current Act does not clearly indicate that higher life forms are patentable.

(2) The Scheme of the Act

The above interpretation of the words of the Act finds support in the fact that the patenting of higher life forms raises unique concerns which do not arise in respect of non-living inventions and which are not addressed by the scheme of the Act. The fact that the Act is ill-equipped to deal appropriately with higher life forms as patentable subject matter is an indication that Parliament never intended the definition of invention to extend to this type of subject matter. While some policy concerns, such as the environmental and animal welfare implications of biotechnology, are more appropriately dealt with outside the patent system, other concerns are more directly related to patentability and to the scheme of the Act. These concerns illustrate the fact that the *Patent Act* in its current form is not well suited to address the unique characteristics possessed by higher life forms. The issue of the patenting of human life forms is a complex one that cannot be readily dismissed by reference to the *Charter*. It is not an appropriate judicial function of the courts to create an exception from patentability for human life given that such an exception requires one to consider both what is human and which aspects of human life should be excluded. The lack of direction currently in the Act to deal with issues that might reasonably arise signals a legislative intent that higher life forms are currently not patentable. This Court does not possess the institutional competence to deal with issues of this complexity, which presumably will require Parliament to engage in public debate, a balancing of competing social interests, and intricate legislative drafting.

(3) The Object of the Act

Although the *Patent Act* is designed to advance research and development and encourage broader economic activity, it simply does not follow from the objective of promoting ingenuity that all inventions must be patentable. A

product of human ingenuity must fall within the terms of the Act in order for it to be patentable; the issue of whether a proposed invention ought to be patentable does not provide an answer to the question of whether that proposed invention is patentable. In any event, the manner in which Canada has administered its patent regime reveals that the promotion of ingenuity has at times been balanced against other considerations.

(4) Related Legislation: The *Plant Breeders' Rights Act*

The interpretation of an ambiguous law may be informed by the substance and the form of subsequent legislation. The *Plant Breeders' Rights Act* is of significance to the interpretation of the *Patent Act* and the issue of its applicability to higher life forms. Although Parliament enacted special legislation for the protection of plant breeders, it did not address other higher life forms. Moreover, the passage of the *Plant Breeders' Rights Act* demonstrates that mechanisms other than the *Patent Act* may be used to encourage inventors to undertake innovative activity in the field of biotechnology. Many of the issues that arose with respect to intellectual property protection for plant varieties also arise when considering the patentability of other higher life forms. If a special legislative scheme was needed to protect plant varieties, a subset of higher life forms, a similar scheme may also be necessary to deal with the patenting of higher life forms in general. It is beyond the competence of this Court to address in a comprehensive fashion the issues associated with the patentability of higher life forms.

C. *Drawing the line: Is it defensible to allow patents on lower life forms while denying patents on higher life forms?*

The patentability of lower life forms is not at issue before this Court, and was in fact never litigated in Canada. The distinction between lower and higher life forms, though not explicit in the *Patent Act*, is nonetheless defensible on the basis of the common sense differences between the two. The non-patentability of human life is not explicit in the *Patent Act*. If the line between lower and higher life forms is indefensible and arbitrary, so too is the line between human beings and other higher life forms. It is now accepted in Canada that lower life forms are patentable but this does not necessarily lead to the conclusion that higher life forms are patentable, at least in part for the reasons that it is easier to conceptualize a lower life form as a “composition of matter” or “manufacture” than it is to conceptualize a higher life form in these terms.

Patentable micro-organisms are formed in such large numbers that any measurable quantity will possess uniform properties and characteristics. The same cannot be said for plants and animals. It is far easier to analogize a micro-organism to a chemical compound or another inanimate object than it is to analogize an animal to an inanimate object. Moreover, several important features possessed by animals distinguish them from both micro-organisms and plants and remove them even further from being considered a “composition of matter” or a “manufacture”. Given the complexity of the issues involved, it is not the task of the Court to situate the line between higher and lower life forms. Also, the specific exception for plants and animals in trade agreements demonstrates that a distinction between higher and lower life forms is widely accepted as valid.

Per McLachlin C.J. and Major, **Binnie** and Arbour JJ. (dissenting): The oncomouse is patentable subject matter. The extraordinary scientific achievement of altering every single cell in the body of an animal which does not in this altered form exist in nature, by human modification of the genetic material of which it is composed, is an inventive “composition of matter” within the meaning of s. 2 of the *Patent Act*.

1. *Statutory Interpretation*

Once it is acknowledged, as does the majority of this Court, that the fertilized, genetically altered oncomouse egg is an invention under the *Patent Act*, there is no basis in the statutory text to conclude that the resulting oncomouse, that grows from the patented egg, is not itself patentable because it is not an invention. Since the respondent has fulfilled the other statutory criteria for an invention, it is entitled to the patent.

The context and scheme of the *Patent Act* reinforce the expansive sense of the words “composition of matter” to render the oncomouse patentable. The proper question is not whether Parliament intended to include “oncomice” or “higher life forms” or biotechnology generally in patent legislation, but whether Parliament intended to protect “inventions” that were not anticipated at the time of enactment of the *Patent Act*, or indeed, at any time before the claimed invention. While Parliament did not contemplate the oncomouse in 1869 when it enacted the definition of “invention”, it did not contemplate moon rockets, antibiotics, telephones, e-mail or hand-held computers either.

The intent that can properly be attributed to Parliament, based on the language it used and the context of patent legislation generally, is that it considered it to be in the public interest to encourage new and useful inventions without knowing what such inventions would turn out to be and to that end inventors who disclosed their work should be rewarded for their ingenuity. The Commissioner of Patents was given no discretion to refuse a patent on the grounds of morality, public interest, public order, or any other ground if the statutory criteria are met.

2. *The International Context*

The mobility of capital and technology makes it desirable that comparable jurisdictions with comparable intellectual property legislation arrive at similar legal results. The expression “composition of matter” is found in the U.S. *Patent Act*, under which the oncomouse was patented in 1988. The oncomouse is also patented in jurisdictions that cover Austria, Belgium, Denmark, Finland, France, Germany, Greece, Ireland, Italy, Luxembourg, The Netherlands, Portugal, Spain, Sweden and the United Kingdom. A similar patent has been issued in Japan. New Zealand has issued a patent for a transgenic mouse that has been genetically modified to be susceptible to HIV infection. The Commissioner’s approach to this case sounds a highly discordant note. The massive private sector investment in biotechnological research is exactly the sort of research and innovation that the *Patent Act* was intended to promote. Healthcare is the major beneficiary of biotechnology. At the same time, vast amounts of money must be found to finance biomedical research. The *Patent Act* embodies the public policy that those who directly benefit from an invention should be asked, through the patent system, to pay for it, at least in part.

3. *The Line-Drawing Exercise*

The Commissioner is unable to show any statutory authority for drawing a line between those life forms that he acknowledges to be patentable and those he rejects. “Composition of matter” is an open-ended expression and is not confined to inanimate matter. While as a matter of law there can be no patent on a human being, the *Patent Act* does not distinguish, in its definition of invention, between “lower” and “higher” life forms. None of the proposed dividing lines between “lower” and “higher” life forms arise from the text of the *Patent Act*. Whether to carve out a subject-matter exception for “higher life forms”, and how “higher life form” is to be defined, is a policy matter for Parliament.

As to the contention that growth from a single fertilized cell to the complete mouse has nothing to do with the inventors and everything to do with the “laws of nature”, it must be said that the “laws of nature” are an essential part of the working of many and probably most patented inventions. Pharmaceutical drugs utilize the normal bodily processes and functions of animals and humans and are not on that account regarded as less patentable. Medications, like the oncomouse, could not be brought into existence without reliance on the “laws of nature” in general and the processes of biochemistry in particular.

4. *The Plant Breeders’ Rights Act*

The adoption of the *Plant Breeders’ Rights Act* in 1990 does not mean that the subject matter of patents excludes plants and, by extension, other “higher” life forms such as seeds and animals. The rights available under the *Plant Breeders’ Rights Act* fall well short of those conferred by patent, both in comprehensiveness and duration. In addition, the *Patent Act* language reaches back prior to Confederation. There was no repeal by implication in 1990 since it cannot be said that the two Acts are inconsistent.

5. *Other Objections*

As to the lack of a regulatory framework for “higher life form” inventions, there are as many areas of potential regulation as there are areas of invention. These regulatory regimes cannot and should not all be put under the inadequate umbrella of the *Patent Act*. It is normal that regulation follows, rather than precedes, the invention.

The scientific accomplishment manifested in the oncomouse is profound and far-reaching. Every cell in the animal’s body has been altered in a way that is highly important to scientific research. While the oncomouse is deliberately designed to grow painful malignant tumours, animals will continue to be used in laboratories for scientific research whether patented or not. With respect to the commodification of human life, the patentability of humans is precluded by law and the broadest claim here specifically excepts humans from the scope of transgenic mammals. Environmental concerns which include the diversity of the gene pool and the potential escape of genetically modified organisms into the environment are serious. They have little to do, however, with the patent system. The *Patent Act* has always had the modest and focussed objective of encouraging the disclosure of the fruit of human inventiveness in exchange for the statutory rewards. The balance between the other competing policy considerations is for Parliament to strike.

6. *The Court’s Moratorium*

Neither the Commissioner nor the courts have the authority to declare a moratorium on “higher” life patents until Parliament chooses to act.

APPEAL from a judgment of the Federal Court of Appeal, [2000] 4 F.C. 528, 189 D.L.R. (4th) 385, 7 C.P.R. (4th) 1, [2000] F.C.J. No. 1213 (QL), reversing a decision of the Trial Division, [1998] 3 F.C. 510, 146 F.T.R. 279, 79 C.P.R. (3d) 98, [1998] F.C.J. No. 500 (QL). Appeal allowed, McLachlin C.J. and Major, Binnie and Arbour JJ. dissenting.

Graham Garton, Q.C., and *Frederick B. Woyiwada*, for the appellant.

A. David Morrow, Steven B. Garland, and Colin B. Ingram, for the respondent.

William J. Sammon, for the interveners Canadian Council of Churches and Evangelical Fellowship of Canada.

Michelle Swenarchuk, Theresa McClenaghan, and Paul Muldoon, for the interveners Canadian Environmental Law Association, Greenpeace Canada, Canadian Association of Physicians for the Environment, Action Group on Erosion, Technology and Concentration, and Canadian Institute for Environmental Law and Policy.

Written submissions only by *Jerry V. DeMarco* for the intervener Sierra Club of Canada.

Written submissions only by *Clayton C. Ruby* and *Lesli Bisgould* for the interveners Animal Alliance of Canada, International Fund for Animal Welfare Inc. and Zoocheck Canada Inc.

Présents : Le juge en chef McLachlin et les juges L’Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour et LeBel.

Brevets — Objet brevetable — Norme de contrôle — Norme de contrôle applicable au refus du commissaire aux brevets de délivrer le brevet sollicité.

Brevets — Objet brevetable — Biotechnologie — Brevetabilité des formes de vie supérieures — Collège cherchant à faire breveter une souris génétiquement modifiée pour les fins de la recherche sur le cancer — Le mot « invention » englobe-t-il les formes de vie supérieures? — Sens des mots « fabrication » et « composition de matières » — Loi sur les brevets, L.R.C. 1985, ch. P-4, art. 2 « invention ».

L'intimé a présenté une demande de brevet d'invention intitulée « animaux transgéniques ». Aux termes de la demande, un gène qui prédispose au cancer (l'oncogène) est injecté dans des oeufs de souris fécondés au moment où ils sont le plus près possible du stade unicellulaire. Les oeufs sont ensuite implantés dans une souris femelle hôte où ils peuvent se développer jusqu'à terme. Après la mise bas de la souris hôte, on vérifie si l'oncogène est présent chez les souriceaux. Ceux qui sont porteurs de l'oncogène sont désignés comme étant des souris « fondatrices ». Les souris fondatrices sont accouplées avec des souris non génétiquement modifiées. Chez la moitié des souriceaux, toutes les cellules seront affectées par l'oncogène, ce qui les rendra utiles aux fins des études de cancérogénicité chez les animaux. Dans sa demande de brevet, l'intimé cherche à faire protéger à la fois le procédé qui permet de produire l'oncosouris et le produit final de ce procédé, à savoir la souris fondatrice et ses souriceaux dont les cellules contiennent l'oncogène. Les revendications relatives au procédé et au produit visent aussi tous les mammifères non humains. L'examineur des brevets a accueilli les revendications relatives au procédé, mais a rejeté celles relatives au produit. Le commissaire appelant a confirmé le rejet des revendications relatives au produit. La Section de première instance de la Cour fédérale a rejeté l'appel de l'intimé contre la décision de l'appelant. La Cour d'appel fédérale a accueilli l'appel de l'intimé.

Arrêt (le juge en chef McLachlin et les juges Major, Binnie et Arbour sont dissidents) : Le pourvoi est accueilli. Une forme de vie supérieure n'est pas brevetable du fait qu'elle n'est ni une « fabrication » ni une « composition de matières » au sens du mot « invention » figurant à l'art. 2 de la *Loi sur les brevets*.

Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, **Bastarache** et LeBel : Le présent pourvoi soulève la question de la brevetabilité des formes de vie supérieures dans le contexte de la *Loi sur les brevets*.

A. *Le pouvoir du commissaire de refuser d'accorder un brevet en vertu de l'art. 40*

La norme de contrôle applicable à la décision du commissaire en l'espèce est celle de la décision correcte. Les tribunaux sont aussi en mesure que le commissaire de décider si la définition du terme « invention », à l'art. 2 de la *Loi sur les brevets*, vise les formes de vie supérieures, étant donné que la *Loi sur les brevets* ne comporte aucune clause privative, qu'elle confère aux demandeurs un droit d'appel général et que cette question requiert une simple décision sur un point de droit qui aura une grande valeur comme précédent. L'article 40 de la *Loi sur les brevets* ne donne pas au commissaire le pouvoir discrétionnaire de refuser un brevet pour des raisons d'intérêt public indépendantes de toute disposition expresse de la Loi. Étant donné que le commissaire n'a aucun pouvoir discrétionnaire, indépendant de la *Loi sur les brevets*, de prendre en considération l'intérêt public pour accorder ou refuser un brevet, il n'y a pas lieu, en l'espèce, de faire preuve de retenue à l'égard de sa décision en raison de la nature de cette dernière.

B. *La définition du mot « invention » : Une forme de vie supérieure est-elle une « fabrication » ou une « composition de matières » ?*

La seule question en litige dans le présent pourvoi est de savoir si, dans le contexte de la *Loi sur les brevets*, les mots « fabrication » et « composition de matières » ont une portée assez large pour viser des formes de vie supérieures. Il n'importe pas de savoir si notre Cour estime qu'une forme de vie supérieure comme l'oncosouris devrait être brevetable. Il faut interpréter les termes de la *Loi sur les brevets* dans leur contexte global en suivant le sens ordinaire et grammatical qui s'harmonise avec l'économie de la Loi, l'objet de la Loi et l'intention du législateur. Toute comparaison avec les régimes de brevets d'autres pays aura donc peu d'utilité. L'interprétation la plus juste des mots de la Loi étaye la conclusion que les formes de vie supérieures ne sont pas brevetables.

(1) Les mots utilisés dans la Loi

Pour être visée par la définition du mot « invention », une forme de vie supérieure doit être considérée comme une « fabrication » ou une « composition de matières ». Bien que la définition que la *Loi sur les brevets* donne du mot « invention » soit générale, le législateur n'a pas défini le terme « invention » comme « tout ce qui est fabriqué par l'être humain et qui présente le caractère de la nouveauté et de l'utilité ». Le choix d'une définition exhaustive indique une intention claire d'exclure certains objets pour le motif qu'ils ne relèvent pas de la Loi. Dans le contexte de la Loi, le mot « fabrication » (« *manufacture* ») s'entend généralement d'un produit ou d'un procédé mécanique non vivant, et non d'une forme de vie supérieure. L'expression « composition de matières » (« *composition of matter* »), utilisée dans la Loi, ne

viser pas une forme de vie supérieure comme l'oncosouris. Elle figure dans l'énumération « réalisation, [...] procédé, [...] machine, fabrication ou composition de matières ». Le terme collectif qui complète une énumération se restreint à des choses de même genre que celles qui le précèdent, même si, de par sa nature, ce terme collectif est susceptible d'embrasser beaucoup plus. Tout comme les mots « machine » et « fabrication » ne désignent pas une créature vivante, l'expression « composition de matières » ne vise pas les formes de vie supérieures. Bien que l'oeuf fécondé dans lequel est injecté l'oncogène soit un mélange de divers ingrédients, le corps d'une souris ne comporte pas des ingrédients ou des substances qui ont été combinés ou mélangés ensemble par une personne. De plus, le mot « matière » n'englobe qu'un seul aspect d'une forme de vie supérieure, qui est généralement considérée comme possédant des attributs et des caractéristiques qui transcendent le matériel génétique qui la compose. Les formes de vie supérieures ne peuvent pas être perçues comme étant de simples « compositions de matières » dans le contexte de la *Loi sur les brevets*. Les inventions ne sont pas toutes nécessairement brevetables du seul fait qu'elles sont toutes imprévues et imprévisibles. Il se peut que le législateur n'ait pas voulu que la définition du mot « invention » vise les formes de vie supérieures. Il est également possible que le législateur ait jugé que les plantes et les animaux hybrides n'étaient pas brevetables parce qu'il vaut mieux les considérer comme des « découvertes ». Étant donné que la délivrance de brevets pour des formes de vie supérieures exigerait une dérogation radicale au régime traditionnel des brevets et que la brevetabilité de ces formes de vie est une question fort controversée qui soulève un certain nombre de points extrêmement complexes, une mesure législative claire et nette est requise pour que les formes de vie supérieures soient brevetables. La loi actuelle n'indique pas clairement que les formes de vie supérieures sont brevetables.

(2) L'économie de la loi

L'interprétation susmentionnée des mots de la Loi est étayée par le fait que la délivrance de brevets pour des formes de vie supérieures soulève des questions exceptionnelles qui ne se posent pas à l'égard d'inventions non vivantes et qui ne sont pas visées par l'économie de la Loi. Le fait que la Loi ne permet pas de traiter adéquatement les formes de vie supérieures en tant qu'objets brevetables est un signe que le législateur n'a jamais voulu que la définition du terme « invention » vise ce type d'objet. Alors que certaines questions de politique générale, comme les conséquences de la biotechnologie sur la qualité de l'environnement et le bien-être des animaux, trouveraient meilleure réponse en dehors du système des brevets, d'autres questions sont plus directement liées à la brevetabilité et à l'économie de la Loi. Ces questions illustrent le fait que, sous sa forme actuelle, la *Loi sur les brevets* ne permet pas de tenir compte des caractéristiques exceptionnelles des formes de vie supérieures. La question de la délivrance de brevets pour des formes de vie humaines est complexe et ne peut être aisément résolue au moyen de la *Charte*. Il n'appartient pas aux tribunaux d'établir une exception à la brevetabilité de l'être humain étant donné qu'une telle exception oblige à se demander à la fois ce qui est humain et quelles formes de vie humaine devraient être exclues. L'absence, dans la loi actuelle, de directive sur la façon d'examiner des questions qui pourraient raisonnablement se poser indique l'intention du législateur de soustraire à la brevetabilité les formes de vie supérieures. Notre Cour n'a pas la compétence institutionnelle nécessaire pour examiner des questions aussi compliquées, qui obligeront vraisemblablement le législateur à engager un débat public, à sopeser des intérêts sociétaux opposés et à rédiger des dispositions législatives complexes.

(3) L'objet de la Loi

Bien que la *Loi sur les brevets* soit conçue pour favoriser la recherche et le développement et encourager l'activité économique en général, l'objectif de promouvoir l'ingéniosité n'exige tout simplement pas que toutes les inventions soient brevetables. Le fruit de l'ingéniosité humaine doit relever de la Loi pour être brevetable; la réponse à la question de savoir si une invention proposée devrait être brevetable ne règle pas celle de savoir si une invention proposée est brevetable. En tout état de cause, la façon dont le régime canadien de brevets est appliqué montre que la promotion de l'ingéniosité a parfois été soupesée en fonction d'autres considérations.

(4) Loi connexe : la Loi sur la protection des obtentions végétales

Pour interpréter une loi ambiguë, on peut invoquer le contenu ou la forme de lois connexes subséquentes. La *Loi sur la protection des obtentions végétales* revêt une certaine importance pour ce qui est d'interpréter la *Loi sur les brevets* et de décider si elle s'applique aux formes de vie supérieures. Bien qu'il ait adopté une loi particulière pour protéger les obtenteurs de variétés végétales, le législateur ne s'est pas intéressé aux autres formes de vie supérieures. En

outre, l'adoption de la *Loi sur la protection des obtentions végétales* démontre que d'autres mécanismes que la *Loi sur les brevets* peuvent servir à encourager des inventeurs à se livrer des activités novatrices dans le domaine de la biotechnologie. Bon nombre des questions qui ont été soulevées au sujet de la protection en matière de propriété intellectuelle dont bénéficient les obtentions végétales se posent également lorsqu'il s'agit d'examiner la brevetabilité d'autres formes de vie supérieures. Si un régime législatif particulier était nécessaire pour assurer la protection des variétés végétales, lesquelles constituent un sous-ensemble de formes de vie supérieures, il se peut qu'un régime semblable soit aussi nécessaire pour régir la délivrance de brevets pour les formes de vie supérieures en général. Notre Cour n'est pas compétente pour procéder à un examen exhaustif des questions liées à la brevetabilité des formes de vie supérieures.

C. *Où tracer la ligne de démarcation? Peut-on permettre la délivrance de brevets pour des formes de vie inférieures tout en refusant de le faire pour des formes de vie supérieures?*

La brevetabilité des formes de vie inférieures n'est pas en cause devant notre Cour et, en fait, n'a jamais été débattue devant les tribunaux canadiens. Bien qu'elle ne soit pas explicite dans la *Loi sur les brevets*, la distinction entre les formes de vie supérieures et les formes de vie inférieures est néanmoins justifiable en raison des différences qui, d'après le bon sens, existent entre les deux. La non-brevetabilité de l'être humain n'est pas elle non plus explicite dans la *Loi sur les brevets*. Si la ligne de démarcation entre les formes de vie supérieures et les formes de vie inférieures est injustifiable et arbitraire, il en sera de même de celle qui sépare les êtres humains des autres formes de vie supérieures. Il est maintenant accepté au Canada que les formes de vie inférieures sont brevetables. Cependant, cela n'amène pas nécessairement à conclure que les formes de vie supérieures le sont elles aussi, étant donné, à tout le moins, qu'il est plus facile de percevoir une forme de vie inférieure comme une « composition de matières » ou une « fabrication » que de percevoir ainsi une forme de vie supérieure.

Les micro-organismes brevetables sont produits en si grand nombre que toute quantité mesurable possédera des propriétés et des caractéristiques uniformes. On ne peut pas en dire autant des plantes et des animaux. Il est beaucoup plus facile d'assimiler un micro-organisme à un composé chimique ou à un autre objet inanimé que d'assimiler une plante ou un animal à un objet inanimé. De plus, plusieurs caractéristiques importantes des animaux les distinguent à la fois des micro-organismes et des plantes et les soustraient encore plus à la possibilité de les considérer comme une « composition de matières » ou une « fabrication ». Eu égard à la complexité des questions en cause, il n'appartient pas à notre Cour de décider où tracer la ligne de démarcation entre les formes de vie supérieures et les formes de vie inférieures. De même, l'exception applicable aux plantes et aux animaux, prévue dans des accords commerciaux, démontre que la validité de la distinction entre les formes de vie supérieures et les formes de vie inférieures est largement reconnue.

Le juge en chef McLachlin et les juges Major, **Binnie** et Arbour (dissidents) : L'oncosouris est un objet brevetable. La réalisation scientifique exceptionnelle qu'est la modification de toutes les cellules d'un animal qui n'existe pas sous cette forme dans la nature, que l'être humain parvient à effectuer en modifiant le matériel génétique qui compose l'animal, est une « composition de matières » ayant une valeur inventive, au sens de l'art. 2 de la *Loi sur les brevets*.

A. *Interprétation de la Loi*

Dès qu'on reconnaît, comme le font les juges majoritaires de notre Cour, que l'oeuf fécondé et génétiquement modifié de l'oncosouris est une invention au sens de la *Loi sur les brevets*, rien dans ce texte de loi ne justifie de conclure que l'oncosouris résultante, qui se développe à partir de l'oeuf breveté, n'est pas brevetable en soi parce qu'elle n'est pas une invention. Étant donné que l'intimé a satisfait aux autres critères légaux qui doivent être respectés pour qu'il y ait invention, il a droit au brevet sollicité.

Le contexte et l'économie de la *Loi sur les brevets* appuient l'interprétation large de l'expression « composition de matières », qui est requise pour que l'oncosouris soit brevetable. Il ne s'agit pas de savoir si le législateur a voulu que les « oncosouris » ou les « formes de vie supérieures », ou encore la biotechnologie en général, soient visées par la loi sur les brevets, mais plutôt s'il a voulu protéger les « inventions » qui n'étaient pas prévues au moment de l'adoption de la *Loi sur les brevets* ou, en fait, à tout moment avant l'arrivée de l'invention visée par la demande de brevet. Le législateur n'a pas songé à l'oncosouris, en 1869, au moment où il a édicté la définition du mot « invention », mais il n'a pas prévu

non plus l'existence des fusées lunaires, des antibiotiques, du téléphone, du courrier électronique et des ordinateurs de poche.

L'intention qui peut, à juste titre, être attribuée au législateur, compte tenu des termes qu'il a employés et du contexte de la loi sur les brevets en général, est qu'il a considéré qu'il était dans l'intérêt public d'encourager les inventions nouvelles et utiles, sans savoir quelle forme elles prendraient, et qu'il y aurait lieu, à cette fin, de récompenser l'ingéniosité des inventeurs qui divulgueraient leurs travaux. Le commissaire aux brevets n'a été investi d'aucun pouvoir discrétionnaire de refuser la délivrance d'un brevet pour des motifs de moralité, d'intérêt public et d'ordre public, ou pour tout autre motif, dans le cas où les critères légaux sont respectés.

B. *Le contexte international*

Compte tenu de la mobilité des capitaux et de la technologie, il est souhaitable que les ressorts comparables dotés d'une loi comparable en matière de propriété intellectuelle parviennent à des résultats juridiques similaires. On trouve l'expression « *composition of matter* » (« composition de matières ») dans la *Patent Act* américaine sous le régime de laquelle l'oncosouris a été brevetée en 1988. L'oncosouris est également brevetée, notamment, en Autriche, en Belgique, au Danemark, en Finlande, en France, en Allemagne, en Grèce, en Irlande, en Italie, au Luxembourg, aux Pays-Bas, au Portugal, en Espagne, en Suède et au Royaume-Uni. Un brevet semblable a été délivré au Japon. La Nouvelle-Zélande a accordé un brevet pour une souris transgénique vulnérable à l'infection par le VIH. L'approche adoptée par le commissaire en l'espèce sonne faux. La recherche biotechnologique de grande envergure financée par le secteur privé est exactement le genre de recherche et d'innovation que vise à promouvoir la *Loi sur les brevets*. Le secteur des soins de santé est le principal bénéficiaire de la biotechnologie. En même temps, le financement de la recherche biomédicale requiert des sommes considérables. La *Loi sur les brevets* reflète qu'il est dans l'intérêt public de recourir au système des brevets pour obliger ceux qui bénéficient directement d'une invention à acquitter au moins une partie de son coût.

C. *L'établissement d'une ligne de démarcation*

Le commissaire est incapable de démontrer l'existence de quelque disposition législative permettant de tracer une ligne de démarcation entre les formes de vie qu'il juge brevetables et celles qu'il juge non brevetables. L'expression « composition de matières » se prête à diverses interprétations et n'est pas expressément limitée à la matière inanimée. Bien qu'un être humain ne soit pas brevetable en droit, la *Loi sur les brevets* n'établit aucune distinction entre les formes de vie « inférieures » et les formes de vie « supérieures » dans la définition qu'elle donne du mot « invention ». Aucune des lignes de démarcation proposées entre les formes de vie « inférieures » et les formes de vie « supérieures » ne ressort du texte de la *Loi sur les brevets*. La question de savoir s'il y a lieu d'énoncer une exception applicable aux « formes de vie supérieures » — en ce qui concerne les objets brevetables —, et comment définir les formes de vie supérieures, est une question de politique générale qui relève du législateur.

En ce qui concerne l'argument voulant que la transformation de la cellule unique fécondée en une souris complète n'ait rien à voir avec l'inventeur, mais dépende entièrement des « lois de la nature », il faut dire que les « lois de la nature » sont un élément essentiel du fonctionnement de maintes inventions brevetées et probablement de la plupart de celles-ci. Les médicaments pharmaceutiques font appel aux fonctions et aux processus corporels normaux des animaux et des êtres humains et ne sont pas pour autant moins brevetables. L'existence des médicaments, comme celle de l'oncosouris, n'aurait pas été possible sans le recours aux « lois de la nature » en général et aux procédés de la biochimie en particulier.

D. *La Loi sur la protection des obtentions végétales*

L'adoption de la *Loi sur la protection des obtentions végétales* en 1990 ne signifie pas que les plantes ne peuvent pas être brevetées et que, partant, les autres formes de vie « supérieures » comme les graines et les animaux ne peuvent pas l'être non plus. Sur le plan de la portée générale et de la durée, les droits offerts par la *Loi sur la protection des obtentions végétales* sont bien loin de correspondre à ceux conférés par un brevet. De surcroît, le libellé de la *Loi sur les brevets* date d'avant la Confédération. Il n'y a pas eu d'abrogation implicite en 1990, étant donné qu'on ne peut pas dire que les deux lois sont incompatibles.

E. *Autres objections*

Quant à l'absence de la réglementation applicable à l'invention de « formes de vie supérieures », les domaines de réglementation éventuelle sont aussi nombreux que les domaines d'invention. Ces régimes de réglementation ne peuvent et ne doivent pas tous se situer dans le cadre inadéquat de la *Loi sur les brevets*. La réglementation suit normalement l'invention au lieu de la précéder.

L'oncosouris est une réalisation scientifique majeure et d'une très grande portée. Chaque cellule du corps de l'animal a subi une modification d'une très grande importance pour la recherche scientifique. Bien que l'oncosouris ait été délibérément conçue de manière à développer des tumeurs malignes douloureuses, des animaux, brevetés ou non brevetés, continueront d'être utilisés en laboratoire aux fins de la recherche scientifique. En ce qui concerne le fait de considérer la vie humaine comme une marchandise, la loi interdit la délivrance de brevets pour l'être humain et, dans la revendication la plus générale, les êtres humains sont exclus des mammifères transgéniques. Les préoccupations relatives à l'environnement — qui comprennent la diversité du fonds génétique et le risque que des organismes génétiquement modifiés s'échappent dans l'environnement — sont graves. Cependant, elles ont peu à voir avec le système de brevets. La *Loi sur les brevets* a toujours eu pour objectif modeste et bien défini d'encourager la divulgation des fruits de l'inventivité humaine en contrepartie des récompenses qui y sont prévues. Il appartient au législateur d'établir un équilibre entre les autres considérations de politique générale opposées.

F. *Le moratoire judiciaire*

Ni le commissaire aux brevets ni les tribunaux n'ont le pouvoir de décréter un moratoire sur la délivrance de brevets pour des formes de vie « supérieures » avant que le législateur décide d'agir.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel fédérale, [2000] 4 C.F. 528, 189 D.L.R. (4th) 385, 7 C.P.R. (4th) 1, [2000] A.C.F. n° 1213 (QL), infirmant une décision de la Section de première instance, [1998] 3 C.F. 510, 146 F.T.R. 279, 79 C.P.R. (3d) 98, [1998] A.C.F. n° 500 (QL). Pourvoi accueilli, le juge en chef McLachlin et les juges Major, Binnie et Arbour sont dissidents.

Graham Garton, c.r., et *Frederick B. Woyiwada*, pour l'appelant.

A. David Morrow, Steven B. Garland et *Colin B. Ingram*, pour l'intimé.

William J. Sammon, pour les intervenants le Conseil canadien des Églises et l'Alliance évangélique du Canada.

Michelle Swenarchuk, Theresa McClenaghan et *Paul Muldoon*, pour les intervenants l'Association canadienne du droit de l'environnement, Greenpeace Canada, l'Association canadienne des médecins pour l'environnement, Action Group on Erosion, Technology and Concentration et l'Institut canadien du droit et de la politique de l'environnement.

Argumentation écrite seulement par *Jerry V. DeMarco*, pour l'intervenant Sierra Club du Canada.

Argumentation écrite seulement par *Clayton C. Ruby*, pour les intervenants l'Alliance animale du Canada, le Fonds international pour la protection des animaux inc. et Zoocheck Canada Inc.

Novopharm Ltd. - v. - The Wellcome Foundation Limited, Glaxo Wellcome Inc., Apotex Inc., Interpharm Inc. and Allen Barry Shechtman - and between - Apotex Inc. - v. - The Wellcome Foundation Limited, Glaxo Wellcome Inc., Novopharm Ltd. (FC) (Civil) (28287)

Indexed as: Apotex Inc. v. Wellcome Foundation Ltd. / Répertoire : Apotex Inc. c. Wellcome Foundation Ltd.

Neutral citation: 2002 SCC 77. / Référence neutre : 2002 CSC 77.

Judgment rendered December 5, 2002 / Jugement rendu le 5 décembre 2002

Present: McLachlin C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

Patents — Validity — Standard of review — Appropriate standard of review of patent issues of mixed fact and law.

Patents — Validity — Biotechnology — New use for old compound — Statutory requirement for invention — Utility — Doctrine of sound prediction — Patent holder identifying new use for compound in treatment and prophylaxis of AIDS — Whether patent valid — Whether doctrine of sound prediction applies — Patent Act, R.S.C. 1985, c. P-4, ss. 2 “invention”, 27, 34(1).

Patents — Validity — Covetous claiming — Patent holder claiming prophylactic as well as treatment properties for AZT — Whether claim exceeds the disclosure.

Patents — Inventorship — Inventors and verifiers — Patent holder identifying new use for compound in treatment and prophylaxis of AIDS — Whether verifiers who performed critical testing co-inventors — Whether omission to name them “wilfully made for the purpose of misleading” — Patent Act, R.S.C. 1985, c. P-4, s. 53(1).

AIDS is one of the great health scourges of the modern world. AZT was one of the earliest and is still one of the most effective drugs for its treatment. The respondents (collectively referred to as “Glaxo/Wellcome”) identified a new use for an old compound. They conceived the idea that AZT would work in humans against the HIV retrovirus. Since Glaxo/Wellcome was not equipped to undertake the required testing, it turned to a number of outside laboratories. One of these was the National Institutes of Health (NIH), where two scientists performed critical blind testing on the AZT and other compounds (none of which was identified) supplied by Glaxo/Wellcome. In mid-February 1985, the NIH scientists found that AZT did indeed inhibit HIV replication in their *in vitro* HIV assay system and so advised the respondents. Thereafter, on March 16, 1985, Glaxo/Wellcome filed in the United Kingdom the patent application from which the Canadian patent claims priority.

The appellants, generic drug manufacturers, challenged the validity of Glaxo/Wellcome’s patent on the basis that the necessary utility had not been established as of the priority date of the patent, that the claims covered more than the invention (prophylactic properties as well as treatment properties), and that the disclosure was misleading because it omitted any reference to the NIH “co-inventors”. The trial judge rejected the substance of this attack, and declared certain of the claims to be valid and infringed. The Federal Court of Appeal, with a minor variation, dismissed the appeal.

Held: The appeals should be dismissed.

The evidence accepted by the trial judge showed that by the date the U.K. patent was applied for, March 16, 1985, Glaxo/Wellcome had sufficient information about AZT and its activity against HIV in human cells to make a sound prediction that AZT would be useful in the treatment and prophylaxis of HIV/AIDS in human beings. To the extent its claims went beyond the limits within which the prediction remained sound, the Federal Court properly struck them out.

The doctrine of “sound prediction” balances the public interest in early disclosure of new and useful inventions, even before their utility has been fully verified by tests, and the public interest in avoiding cluttering the public domain with useless patents and granting monopoly rights in exchange for speculation or misinformation. While allowing a patent based on speculation would have been unfair to the public, requiring Glaxo/Wellcome to demonstrate AZT’s efficacy through the clinical tests required for approval of a new drug for medical prescription would have been unfair to

Glaxo/Wellcome. The disclosure made in the patent was and is of real use and benefit and Glaxo/Wellcome, by making the disclosure, fulfilled its side of the bargain with the public. It was therefore entitled to legal protection for what it disclosed.

The Commissioner's decision in this case largely raises mixed questions of law and fact. The *Patent Act* has no privative clause and provides an unfettered right of appeal to the Federal Court. The statutory presumption of the patent's validity in s. 45 is weakly worded and adds little to the usual onus already resting on the attacking party. Nevertheless, fact finding by the Commissioner, who has considerable expertise in these matters, generally commands deference. In these circumstances, the appropriate standard of review is reasonableness *simpliciter*.

Utility is an essential part of the statutory definition of an invention. The inventor must be in a position to establish utility as of the date the patent is applied for, on the basis of either demonstration or sound prediction based on the information and expertise then available. Where the subject matter of the patent is a new use for an old chemical compound, it is not enough that the invention is reduced to a definite and practical shape by the formulation of a written or oral description. Nor is it enough for a patent owner to be able to buttress speculation with post-patent proof. If a patent sought to be supported on the basis of sound prediction is subsequently challenged, the challenge will succeed if the prediction at the date of application was not sound, or, irrespective of the soundness of the prediction, there is evidence of lack of utility in respect of some of the area covered.

The doctrine of sound prediction has three components. Firstly, there must be a factual basis for the prediction. Secondly, the inventor must have at the date of the patent application an articulable and "sound" line of reasoning from which the desired result can be inferred from the factual basis. Thirdly, there must be proper disclosure. The soundness (or otherwise) of the prediction is a question of fact. The doctrine of sound prediction, in its nature, presupposes that further work remains to be done. Care must be taken, however, that the doctrine is not abused, and that sound prediction is not diluted to include a lucky guess or mere speculation.

With regard to covetous claiming, it was open to the respondents to claim prophylactic as well as treatment properties. The patent disclosure includes some information described as "Preventing Infection by AIDV", which describes an experiment which showed "decreased infection" of cells in the presence of AZT. The patent then identifies the mechanism by which AZT prevents "the development of signs and symptoms" of AIDS (and is thus prophylactic to AIDS). HIV offers an incubation period in which the virus is present but vulnerable to attack. It is this specific feature that was targeted by the "chain termination" effect known and disclosed by Glaxo/Wellcome at the time of the patent application, and which afforded the basis for its prediction that AZT had prophylactic properties. In these circumstances, the appellants have not demonstrated any palpable and overriding error with respect to this finding by the trial judge.

The appellants contend that the NIH scientists were "co-inventors" and ought to have been so identified in the patent. In the steps leading from conception to patentability, the inventor(s) may utilize the services of others, who may be highly skilled, but those others will not be co-inventors unless they participated in the inventive concept as opposed to its verification. If Glaxo/Wellcome had soundly predicted that AZT could cure nausea in the weightlessness of space for example, it might require NASA and all its rocket ship expertise to "establish" the utility, but NASA would not on that account become a co-inventor. Despite the contribution of the NIH scientists, therefore, they were not co-inventors of the patent in suit.

Moreover, a patent is only void pursuant to s. 53(1) of the *Patent Act* if it contains a "material" misstatement that is "wilfully made for the purpose of misleading". Here, there was no evidence whatsoever that the omission to name the NIH scientists was "wilfully made for the purpose of misleading".

APPEALS from a judgment of the Federal Court of Appeal, [2001] 1 F.C. 495, (2000), 195 D.L.R. (4th) 641, 10 C.P.R. (4th) 65, 262 N.R. 137, allowing in part appeals and cross-appeals from a judgment of Wetston J. (1998), 145 F.T.R. 161, 79 C.P.R. (3d) 193, [1998] F.C.J. No. 382 (QL). Appeals dismissed.

Harry B. Radomski, Richard Naiberg and David M. Scrimger, for the appellant Apotex Inc.

Carol Hitchman, Warren Sprigings and Paula Bremner, for the appellant Novopharm Ltd.

Patrick E. Kierans, Kenneth E. Sharpe, Peter J. Stanford and Brian R. Daley, for the respondents Wellcome Foundation Ltd. and Glaxo Wellcome Inc.

Solicitors for the appellant Apotex Inc.: Goodmans, Toronto.

Solicitors for the appellant Novopharm Ltd.: Hitchman & Sprigings, Toronto.

Solicitors for the respondents Wellcome Foundation Ltd. and Glaxo Wellcome Inc.: Ogilvy, Renault, Ottawa. Appeals dismissed with costs.

Solicitors for the appellant Apotex Inc.: Goodmans, Toronto.

Solicitors for the appellant Novopharm Ltd.: Hitchman & Sprigings, Toronto.

Solicitors for the respondents Wellcome Foundation Ltd. and Glaxo Wellcome Inc.: Ogilvy, Renault, Ottawa.

Présents : Le juge en chef McLachlin et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour et LeBel.

Brevets — Validité — Norme de contrôle — Norme de contrôle applicable aux questions mixtes de droit et de fait en matière de brevets.

Brevets — Validité — Biotechnologie — Nouvelle utilisation d'un composé déjà connu — Condition légale à remplir pour qu'il y ait invention — Utilité — Règle de la prédiction valable — Découverte par le titulaire du brevet d'une nouvelle utilisation du composé dans le traitement et la prophylaxie du sida — Le brevet est-il valide? — La règle de la prédiction valable s'applique-t-elle? — Loi sur les brevets, L.R.C. 1985, ch. P-4, art. 2 « invention », 27, 34(1).

Brevets — Validité — Visées trop ambitieuses — Titulaire du brevet revendiquant des propriétés prophylactiques et thérapeutiques en ce qui concerne l'AZT — Cette revendication excède-t-elle la portée de la divulgation?

Brevets — Paternité de l'invention — Inventeurs et vérificateurs — Découverte par le titulaire du brevet d'une nouvelle utilisation du composé dans le traitement et la prophylaxie du sida — Les vérificateurs ayant effectué des tests cruciaux sont-ils des coinventeurs? — L'omission de les désigner a-t-elle été « volontairement faite pour induire en erreur »? — Loi sur les brevets, L.R.C. 1985, ch. P-4, art. 53(1).

Le sida est l'un des grands fléaux des temps modernes. L'AZT a été l'un des premiers médicaments utilisés pour traiter cette maladie et il demeure toujours l'un des plus efficaces à cet égard. Les intimés (désignés collectivement sous le nom de « Glaxo/Wellcome ») ont découvert une nouvelle utilisation d'un composé déjà connu. Ils ont compris que l'AZT serait efficace pour combattre le rétrovirus VIH chez l'être humain. Parce qu'elle n'était pas en mesure d'effectuer les tests requis, Glaxo/Wellcome a eu recours aux services d'un certain nombre de laboratoires indépendants. L'un d'eux était le National Institutes of Health (NIH), où deux scientifiques ont effectué des tests en aveugle cruciaux sur l'AZT et d'autres composés (tous anonymes) fournis par Glaxo/Wellcome. À la mi-février 1985, en soumettant le VIH à des épreuves de dosage *in vitro*, les scientifiques du NIH ont découvert que l'AZT inhibait effectivement la répllication du VIH, et ils ont fait part de leur découverte aux intimés. Par la suite, Glaxo/Wellcome a déposé sa demande de brevet au Royaume-Uni le 16 mars 1985, qui est la date de priorité sur laquelle se fonde le brevet canadien.

Les appelantes, qui sont des fabricantes de médicaments génériques, contestent la validité du brevet de Glaxo/Wellcome en faisant valoir que l'utilité requise n'était pas établie à la date de priorité du brevet, que les revendications excédaient la portée de l'invention (propriétés prophylactiques et propriétés thérapeutiques) et que la

divulgarion induisait en erreur du fait qu'elle ne mentionnait pas les « coïnventeurs » travaillant pour le NIH. Le juge de première instance a rejeté, pour l'essentiel, cette contestation et a décidé que certaines revendications étaient valides et contrefaites. La Cour d'appel fédérale, sous réserve d'une petite nuance, a rejeté l'appel.

Arrêt : Les pourvois sont rejetés.

Selon la preuve retenue par le juge de première instance, Glaxo/Wellcome possédait, le 16 mars 1985, date de la demande de brevet britannique, assez de renseignements au sujet de l'AZT et de son action sur le VIH dans des cellules humaines pour prédire valablement que l'AZT serait utile dans le traitement et la prophylaxie du VIH/sida chez l'être humain. Dans la mesure où ses revendications excédaient les limites à l'intérieur desquelles la prédiction demeurait valable, la Cour fédérale les a invalidées à bon droit.

La règle de la « prédiction valable » établit un équilibre entre l'intérêt public à ce que les inventions nouvelles et utiles soient divulguées rapidement, même avant qu'on en ait vérifié l'utilité par des tests, et l'intérêt public qu'il y a à éviter d'encombrer le domaine public de brevets inutiles et de consentir un monopole pour une désinformation. Alors qu'il aurait été injuste pour le public que l'on se fonde sur des spéculations pour accorder un brevet, il aurait été injuste pour Glaxo/Wellcome qu'on l'oblige à démontrer l'efficacité de l'AZT au moyen des essais cliniques auxquels un nouveau médicament sur ordonnance doit être soumis avant d'être approuvé. La divulgation faite dans le brevet a été, et est toujours, vraiment utile et profitable, et en faisant cette divulgation Glaxo/Wellcome a tenu ses engagements envers le public. Elle avait donc le droit de bénéficier de la protection offerte par la loi en ce qui concerne l'information qu'elle a divulguée.

En l'espèce, la décision du commissaire soulève principalement des questions mixtes de droit et de fait. *La Loi sur les brevets* ne comporte aucune clause privative et prévoit un droit d'appel illimité à la Cour fédérale. La formulation de la présomption de validité du brevet, à l'art. 45, est faible et augmente peu la charge habituelle incombant à la partie qui attaque la validité du brevet. Néanmoins, les conclusions de fait du commissaire, qui possède une expertise considérable en la matière, commandent généralement la retenue judiciaire. Dans ces circonstances, la norme de contrôle applicable est celle du caractère raisonnable *simpliciter*.

L'utilité est une composante essentielle de la définition légale du mot « invention ». L'inventeur doit, à la date de la demande de brevet, être en mesure d'établir l'utilité de l'invention au moyen d'une démonstration ou d'une prédiction valable fondée sur l'information et l'expertise alors disponibles. Lorsque l'objet du brevet est une nouvelle utilisation d'un composé chimique déjà connu, il ne suffit pas de présenter l'invention sous une forme définie et pratique par la formulation d'une description écrite ou verbale. Il ne suffit pas non plus que le titulaire du brevet soit en mesure d'étayer ses spéculations au moyen d'une preuve postérieure à la délivrance du brevet. Si un brevet qu'on a tenté d'étayer par une prédiction valable est par la suite contesté, la contestation réussira si la prédiction n'était pas valable à la date de la demande ou si, indépendamment du caractère valable de la prédiction, il y a preuve de l'inutilité d'une partie du domaine visé.

La règle de la prédiction valable comporte trois éléments. Premièrement, la prédiction doit avoir un fondement factuel. Deuxièmement, à la date de la demande de brevet, l'inventeur doit avoir un raisonnement clair et « valable » qui permette d'inférer du fondement factuel le résultat souhaité. Troisièmement, il doit y avoir divulgation suffisante. La question de savoir si la prédiction est valable est une question de fait. De par sa nature, la règle de la prédiction valable présuppose l'existence d'autres travaux à accomplir. Il faut se garder d'appliquer la règle de la prédiction valable de manière abusive et de la diluer au point d'inclure les vœux pieux ou les simples spéculations.

Quant aux visées trop ambitieuses, il était loisible aux intimés de revendiquer des propriétés prophylactiques et thérapeutiques. Le brevet divulgue notamment, sous la rubrique « Prévention de l'infection au VIH », des renseignements concernant une expérience qui a permis de constater une « diminution du nombre de cellules infectées » en présence de l'AZT. Le brevet décrit ensuite le mécanisme par lequel l'AZT prévient « l'apparition des signes et des symptômes » du sida (et est donc prophylactique à l'égard du sida). Le VIH comporte une période d'incubation pendant laquelle le virus est présent mais vulnérable. C'est cette caractéristique particulière que ciblait l'effet « bloquant sur l'élongation de la chaîne », que Glaxo/Wellcome connaissait et qu'elle a divulgué au moment de la demande de brevet, et qui a servi de

fondement à sa prédiction que l'AZT aurait des propriétés prophylactiques. Dans ces circonstances, les appelantes n'ont pas démontré que cette conclusion du juge de première instance était entachée d'une erreur manifeste et dominante.

Les appelantes soutiennent que les scientifiques du NIH étaient des « coïnventeurs » et qu'ils auraient dû être désignés comme tels dans le brevet. Dans l'intervalle qui sépare la conception et la brevetabilité, l'inventeur peut avoir recours aux services d'autres personnes qui peuvent être très compétentes, mais ces autres personnes ne seront des coïnventeurs que si elles ont participé à la réalisation de l'idée originale plutôt qu'à sa vérification. Par exemple, si Glaxo/Wellcome avait prédit valablement que l'AZT pourrait guérir la nausée résultant de l'état d'apesanteur dans l'espace, elle aurait peut-être besoin de la NASA et de tous ses experts de l'aérospatiale pour « établir » l'utilité du médicament, ce qui ne ferait pas pour autant de la NASA un coïnventeur. Par conséquent, en dépit de leur contribution, les scientifiques du NIH n'étaient pas des coïnventeurs du brevet en cause.

De plus, aux termes du par. 53(1) de la *Loi sur les brevets*, un brevet est nul seulement s'il contient une déclaration inexacte « importante » qui est « volontairement faite pour induire en erreur ». En l'espèce, il n'existait aucune preuve que l'omission de désigner les scientifiques du NIH a été « volontairement faite pour induire en erreur ».

POURVOIS contre un arrêt de la Cour d'appel fédérale, [2001] 1 C.F. 495, (2000), 195 D.L.R. (4th) 641, 10 C.P.R. (4th) 65, 262 N.R. 137, accueillant en partie les appels principaux et les appels incidents interjetés contre un jugement du juge Wetston (1998), 145 F.T.R. 161, 79 C.P.R. (3d) 193, [1998] A.C.F. n° 382 (QL). Pourvois rejetés.

Harry B. Radomski, Richard Naiberg et David M. Scrimger, pour l'appelante Apotex Inc.

Carol Hitchman, Warren Sprigings et Paula Bremner, pour l'appelante Novopharm Ltd.

Patrick E. Kierans, Kenneth E. Sharpe, Peter J. Stanford et Brian R. Daley, pour les intimées Wellcome Foundation et Glaxo Wellcome Inc.

Procureurs de l'appelante Apotex Inc. : Goodmans, Toronto.

Procureurs de l'appelante Novopharm Ltd. : Hitchman & Sprigings, Toronto.

Procureurs des intimés Wellcome Foundation et Glaxo Wellcome Inc. : Ogilvy, Renault, Ottawa.

Hughes Communications Inc. - v. - Spar Aerospace Limited - and between - Viacom Inc. (formerly "Westinghouse Electric Corporation") - v. - Spar Aerospace Limited - and between - Motient Corporation (formerly "American Mobile Satellite Corporation") - v. - Spar Aerospace Limited - and between - Adaptative Broadband Corporation (formerly "Satellite Transmissions Systems Inc.") - v. - Spar Aerospace Limited (Que.) (Civil) (28070)

Indexed as: Spar Aerospace Ltd. v. American Mobile Satellite Corp. /

Répertorié : Spar Aerospace Ltée . c. American Mobile Satellite Corp.

Neutral citation: 2002 SCC 78. / Référence neutre : 2002 CSC 78.

Reasons delivered December 6, 2002 / Motifs déposés le 6 décembre 2002

Present: Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

Private international law — Jurisdiction of Quebec courts — Personal action of a patrimonial nature — Business venture between multi-jurisdictional parties — Plaintiff bringing action in Quebec courts — Whether Quebec courts can assert jurisdiction — Whether damage to plaintiff's reputation meets "damage" ground under art. 3148(3) C.C.Q. — Whether such damage constitutes "injurious act" within meaning of art. 3148(3) — Whether "real and substantial connection" requirement must be satisfied in determining jurisdiction of Quebec courts.

Private international law — Jurisdiction of Quebec courts — Doctrine of forum non conveniens — Personal action of a patrimonial nature — Business venture between multi-jurisdictional parties — Plaintiff bringing action in Quebec courts — If Quebec courts have jurisdiction, whether jurisdiction should be declined on basis of doctrine of forum non conveniens pursuant to art. 3135 C.C.Q.

The appellant and respondent companies are involved in various aspects of the manufacture and operation of satellites. One of the appellants, M, entered into a contract with HA for the construction of a satellite. HA entered into a subcontract with the respondent for the manufacture of the communication payload of the satellite at its Ste-Anne-de-Bellevue facility in the province of Quebec. The satellite was launched into orbit and the in-orbit testing that followed was successful and M accepted the spacecraft. M then contracted with three American companies, who are the other appellants, to conduct ground station testing and to monitor and control the satellite's performance. During the testing, serious damage was caused to the satellite and HA refused to pay the respondent performance incentive payments provided for in the subcontract. The respondent commenced an action in Quebec alleging that signals from the ground station to the satellite pushed the latter into overdrive, causing severe damage. It claimed loss of performance incentives, loss of future profits caused by loss of reputation and expenses incurred in investigating the damages to the satellite. The respondent's head office is located in Ontario and all the appellants are domiciled in the U.S. where the alleged negligence occurred. The appellants brought declinatory motions challenging the jurisdiction of the Quebec courts, pursuant to art. 163 of the *Code of Civil Procedure* ("C.C.P.") and art. 3148 of the *Civil Code of Québec* ("C.C.Q."). In addition, two of them sought to have the action dismissed on the basis of the doctrine of *forum non conveniens* pursuant to art. 3135 C.C.Q. The Quebec Superior Court dismissed both motions, confirming the jurisdiction of the Quebec courts. The Court of Appeal upheld the decision.

Held: The appeal should be dismissed.

The three principles of comity, order and fairness serve to guide the determination of the principal private international law issues: jurisdiction *simpliciter*, *forum non conveniens*, choice of law, and recognition of foreign judgments. The rules governing the private international law order of Quebec are codified and cover a broad range of interrelated topics, including the jurisdiction of the court and the discretionary powers of the court to eliminate inappropriate fora. They also allow Quebec courts to recognize and enforce foreign decisions. Courts must interpret those rules by first examining the specific wording of the provisions of the C.C.Q. and then inquiring whether or not their interpretation is consistent with the principles which underlie the rules. Given that the provisions of the C.C.Q. and of the C.C.P. do not refer directly to the principles of comity, order and fairness, and that the principles are, at best, vaguely defined, it is important to emphasize that these principles are not binding rules in themselves. Instead, they inspire the interpretation of the various private international law rules and reinforce the interconnected nature of the issues.

Under art. 3148(3) *C.C.Q.*, Quebec courts can assume jurisdiction where (1) a fault was committed in Quebec; (2) damage was suffered in Quebec; (3) an injurious act occurred in Quebec; (4) or one of the obligations arising from a contract was to be performed in Quebec. Here, the respondent made a *prima facie* case that it suffered damage in Quebec. The evidence demonstrated that the operation in the Quebec facility had established its own reputation independently of the national reputation the respondent enjoyed. The evidence also showed that the Quebec facility suffered injuries as a result of the withholding of the incentive payments, even though these were to be made to the corporate headquarters in Toronto. In addition, the subcontract between the respondent and HA for the manufacture of the payload identifies the respondent as being located at Ste-Anne-de-Bellevue, a fact that tends to strengthen its argument that its reputation was in fact associated with its Quebec operation. Taking the facts as alleged, it seems that any damage to reputation suffered by the respondent was suffered by its establishment in the province of Quebec, and not at its corporate offices in Ontario. Further, nothing in the wording of art. 3148(3) suggests that only direct damage can be used to link the action to the jurisdiction. Lastly, the nominal amount of damages that the respondent is claiming for loss of reputation is not a concern for the jurisdiction question but may be one of the many factors to be considered in a *forum non conveniens* application. The Superior Court properly found in this case that the damage to the respondent's reputation sufficiently meets the "damage" requirement of art. 3148(3).

The Court of Appeal erred in finding that the damage to reputation allegedly suffered by the respondent at its Quebec operation constituted an "injurious act". In order to interpret "injurious act" in a manner that reflects the development of the rule and that will not render redundant the three other grounds set out in art. 3148(3), it must refer to a damage-causing event that attracts no-fault liability. No such claim is advanced in this case.

The "real and substantial connection" requirement set out in *Morguard* and *Hunt* is not an additional criterion that must be satisfied in determining the jurisdiction of the Quebec courts in this case. First, these cases were decided in the context of interprovincial jurisdictional disputes and their specific findings cannot easily be extended beyond this context. Second, it is apparent from the explicit wording of art. 3148 as well as the other provisions of Book Ten of the *C.C.Q.* that the system of private international law is designed to ensure that there is a "real and substantial connection" between the action and the province of Quebec and to guard against the improper seizing of jurisdiction. It is doubtful that a plaintiff who succeeds in proving one of the four grounds for jurisdiction listed in art. 3148(3) would not be considered to have satisfied the "real and substantial connection" criterion, at least for the purposes of jurisdiction *simpliciter*, given that all of the grounds (fault, injurious act, damage, contract) seem to be examples of situations constituting a real and substantial connection between the province of Quebec and the action.

The doctrine of *forum non conveniens*, as codified at art. 3135 *C.C.Q.*, also serves as an important counterweight to the broad basis for jurisdiction set out in art. 3148. Under art. 3135, a Quebec court which has jurisdiction to hear the dispute may exceptionally decline jurisdiction if it considers that the courts of another country are in a better position to decide. In this case, the motions judge considered the relevant factors and found that no other jurisdiction was clearly more appropriate than Quebec and that no exceptional exercise of this power was warranted. There is no reason to disturb this decision. Given the exceptional nature of the doctrine as reflected in the wording of art. 3135 and in light of the fact that discretionary decisions are not easily disturbed, the appellants have not established the conditions that would have compelled the Quebec Superior Court to decline jurisdiction on the basis of *forum non conveniens*.

APPEAL from judgments of the Quebec Court of Appeal, [2000] R.J.Q. 1405, [2000] Q.J. No. 1717 (QL), [2000] Q.J. No. 1781 (QL), [2000] Q.J. No. 1782 (QL), [2000] Q.J. No. 1783 (QL), affirming a decision of the Superior Court, [1999] Q.J. No. 4580 (QL), J.E. 99-2060. Appeal dismissed.

Colin K. Irving and *Catherine McKenzie*, for the appellant Hughes Communications Inc.

Joshua C. Borenstein, for the appellant Viacom Inc.

James A. Woods and *Christian Immer*, for the appellant Motient Corporation.

Jean Bélanger and *Louis Charette*, for the appellant Adaptative Broadband Corporation.

Marc-André Blanchard, for the respondent Spar Aerospace Limited.

Solicitors for the appellant Hughes Communications Inc.: Irving, Mitchell & Associates, Montréal.

Solicitors for the appellant Viacom Inc.: Spiegel Sohmer, Montréal.

Solicitors for the appellant Motient Corporation: Woods & Partners, Montréal.

Solicitors for the appellant Adaptive Broadband Corporation: Lavery, de Billy, Montréal.

Solicitors for the respondent Spar Aerospace Limited: Gowling Lafleur Henderson, Montréal.

Présents : Les juges Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour et LeBel.

Droit international privé — Compétence des tribunaux québécois — Action personnelle à caractère patrimonial — Opération commerciale entreprise par des parties établies dans plusieurs ressorts — Action de la demanderesse intentée devant les tribunaux du Québec — Les tribunaux du Québec peuvent-ils se déclarer compétents? — L'atteinte portée à la réputation de la demanderesse satisfait-elle à l'exigence relative au « préjudice » du par. 3148(3) C.c.Q.? — L'atteinte à la réputation constitue-t-elle un « fait dommageable » au sens du par. 3148(3)? — L'exigence d'un « lien réel et substantiel » doit-elle être remplie pour déterminer la compétence des tribunaux québécois?

Droit international privé — Compétence des tribunaux québécois — Doctrine du forum non conveniens — Action personnelle à caractère patrimonial — Opération commerciale entreprise par des parties établies dans plusieurs ressorts — Action de la demanderesse intentée devant les tribunaux du Québec — Même si les tribunaux québécois sont compétents, devraient-ils se déclarer incompétents selon la doctrine du forum non conveniens conformément à l'art. 3135 C.c.Q.?

Les activités des sociétés appelantes et intimée touchent à différents aspects liés à la fabrication et à l'exploitation de satellites. L'une des appelantes, M, a conclu un contrat avec HA en vue de la construction d'un satellite. HA a sous-traité à l'intimée la fabrication du matériel de communication formant la charge utile au satellite à son établissement à Ste-Anne-de-Bellevue dans la province de Québec. Le satellite a été lancé en orbite. L'essai en orbite qui a suivi a été une réussite et M a accepté l'engin spatial. M a alors engagé trois sociétés américaines, qui sont les autres appelantes, pour faire les essais de station au sol et pour surveiller et contrôler le rendement du satellite. Le satellite a subi de graves dommages pendant l'évaluation et HA a refusé de payer à l'intimée les primes de rendement prévues dans le contrat. L'intimée a intenté une action au Québec, alléguant que les signaux de communication envoyés de la station au satellite avaient provoqué une surcharge, ce qui avait causé de graves dommages. Elle a réclamé des dommages-intérêts pour la perte de primes de rendement, les pertes que l'atteinte portée à sa réputation occasionnera et les dépenses engagées pour faire l'évaluation des dommages causés au satellite. Le siège social de l'intimée est situé en Ontario et toutes les appelantes sont domiciliées aux États-Unis, où a eu lieu la négligence alléguée. Les appelantes ont présenté des requêtes pour exception déclinatoire, contestant la compétence des tribunaux du Québec, selon l'art. 163 du *Code de procédure civile* (« C.p.c. ») et l'art. 3148 du *Code civil du Québec* (« C.c.Q. »). En outre, deux d'entre elles ont sollicité le rejet de l'action en invoquant la doctrine du *forum non conveniens* conformément à l'art. 3135 C.c.Q. La Cour supérieure du Québec a rejeté les deux requêtes en confirmant la compétence des tribunaux du Québec. La Cour d'appel a confirmé cette décision.

Arrêt : Le pourvoi est rejeté.

Les trois principes de courtoisie, d'ordre et d'équité servent de guide pour trancher les principales questions de droit international privé : la simple reconnaissance de compétence, le *forum non conveniens*, le choix de la loi applicable et la reconnaissance des jugements étrangers. Les règles qui gouvernent l'ordre du droit international privé au Québec sont codifiées et elles couvrent un vaste éventail de sujets étroitement liés, dont la compétence du tribunal et les pouvoirs discrétionnaires qu'il possède pour l'élimination des tribunaux inappropriés. Les règles en question permettent également

aux tribunaux québécois de reconnaître et d'exécuter les décisions étrangères. Les tribunaux doivent interpréter ces règles en examinant d'abord le libellé particulier des dispositions du *C.c.Q.* et ensuite en cherchant à savoir si leur interprétation est compatible avec les principes qui sous-tendent les règles. Comme les dispositions du *C.c.Q.* et du *C.p.c.* ne renvoient pas directement aux principes de courtoisie, d'ordre et d'équité, et qu'au mieux ces principes y sont vaguement définis, il est important de souligner que ces derniers ne constituent pas des règles contraignantes en soi. Ils servent plutôt de guide à l'interprétation des différentes règles de droit international privé et renforcent le lien étroit entre les questions en litige.

Conformément au par. 3148(3) *C.c.Q.*, les tribunaux du Québec peuvent exercer leur compétence quand : (1) une faute a été commise au Québec; (2) un préjudice y a été subi; (3) un fait dommageable s'y est produit; ou (4) l'une des obligations découlant d'un contrat devrait y être exécutée. En l'espèce, l'intimée a établi *prima facie* qu'elle avait subi un préjudice au Québec. La preuve a démontré que l'entreprise exploitée au Québec avait établi sa propre réputation indépendamment de la réputation nationale de l'intimée. La preuve a aussi démontré que l'installation située au Québec a subi un préjudice en raison du refus de verser les primes, même si ces versements devaient être effectués à son siège social à Toronto. En outre, dans le contrat de sous-traitance conclu entre l'intimée et HA pour la fabrication de la charge utile, on décrit l'intimée comme étant située à Ste-Anne-de-Bellevue. Ce fait tend à renforcer son argument selon lequel sa réputation était réellement associée à son entreprise exploitée au Québec. Si les faits tels qu'allégués sont avérés, il semble que toute atteinte à la réputation de l'intimée a été subie à son établissement situé dans la province de Québec, et non à son siège social en Ontario. De plus, rien dans le libellé du par. 3148(3) ne donne à penser que seul le préjudice direct peut être utilisé pour rattacher l'action au ressort. En dernier lieu, le montant symbolique des dommages-intérêts que réclame l'intimée pour l'atteinte portée à sa réputation n'a pas à être discuté pour régler la question de la compétence, mais ce montant peut constituer l'un des nombreux facteurs à considérer dans une demande fondée sur le *forum non conveniens*. La Cour supérieure a conclu à bon droit en l'espèce que l'atteinte à la réputation de l'intimée satisfait de manière suffisante à l'exigence relative au « préjudice » du par. 3148(3).

La Cour d'appel a commis une erreur en concluant que l'atteinte à la réputation dont l'intimée allègue avoir été victime à son entreprise située au Québec constituait un « fait dommageable ». Si l'on veut interpréter le « fait dommageable » d'une manière conforme à l'évolution de la règle et de façon à éviter la redondance des trois autres motifs énoncés au par. 3148(3), celui-ci doit se rapporter à un événement qui, donnant naissance à un préjudice, attire une responsabilité sans faute. Rien de tel n'est invoqué en l'espèce.

L'exigence d'un « lien réel et substantiel » énoncée dans les arrêts *Morguard* et *Hunt* n'est pas un critère additionnel auquel il faut satisfaire pour déterminer la compétence des tribunaux québécois en l'espèce. Premièrement, ces arrêts ont été jugés dans le contexte de conflits de compétence interprovinciaux, et leurs conclusions précises ne peuvent facilement déborder de ce contexte. Deuxièmement, il ressort des termes explicites de l'art. 3148 et des autres dispositions du Livre dixième du *C.c.Q.* que ce système de droit international privé vise à assurer la présence d'un « lien réel et substantiel » entre l'action et la province de Québec, et à empêcher l'exercice inapproprié de la compétence du for québécois. Il est douteux que le demandeur qui réussit à faire la preuve de l'un des quatre motifs d'attribution de compétence énumérés au par. 3148(3) ne soit pas considéré comme ayant satisfait au critère du « lien réel et substantiel », du moins aux fins de la simple reconnaissance de compétence, étant donné que tous les motifs énumérés (la faute, le fait dommageable, le préjudice, le contrat) semblent être des exemples de situations qui constituent un lien réel et substantiel entre la province de Québec et l'action.

La doctrine du *forum non conveniens*, telle que codifiée à l'art. 3135 *C.c.Q.*, constitue un contrepois important à la large assise juridictionnelle prévue à l'art. 3148. En vertu de l'art. 3135, un tribunal québécois compétent à juger un différend peut exceptionnellement refuser d'exercer sa compétence s'il estime que les tribunaux d'un autre pays sont mieux à même de juger l'affaire. En l'espèce, la juge des requêtes a étudié les facteurs pertinents et a conclu qu'aucune autre juridiction n'était manifestement plus appropriée que le Québec et que l'exercice exceptionnel de ce pouvoir n'était pas justifié. Il n'y a aucune raison d'intervenir dans cette décision. Vu la nature exceptionnelle de la doctrine qui ressort du libellé de l'art. 3135, et compte tenu que les décisions discrétionnaires ne sont pas facilement modifiées, les appelantes n'ont pas établi les conditions qui auraient pu forcer la Cour supérieure du Québec à décliner sa compétence en raison du *forum non conveniens*.

POURVOI contre des arrêts de la Cour d'appel du Québec, [2000] R.J.Q. 1405, [2000] J.Q. n° 1717 (QL), [2000] J.Q. n° 1781 (QL), [2000] J.Q. n° 1782 (QL), [2000] J.Q. n° 1783 (QL), qui ont confirmé une décision de la Cour supérieure, [1999] J.Q. n° 4580 (QL), J.E. 99-2060. Pourvoi rejeté.

Colin K. Irving et Catherine McKenzie, pour l'appelante Hughes Communications Inc.

Joshua C. Borenstein, pour l'appelante Viacom Inc.

James A. Woods et Christian Immer, pour l'appelante Motient Corporation.

Jean Bélanger et Louis Charette, pour l'appelante Adaptative Broadband Corporation.

Marc-André Blanchard, pour l'intimée Spar Aerospace Limitée.

Procureurs de l'appelante Hughes Communications Inc. : Irving, Mitchell & Associates, Montréal.

Procureurs de l'appelante Viacom Inc. : Spiegel Sohmer, Montréal.

Procureurs de l'appelante Motient Corporation : Woods & Partners, Montréal.

Procureurs de l'appelante Adaptative Broadband Corporation : Lavery, de Billy, Montréal.

Procureurs de l'intimée Spar Aerospace Limitée : Gowling Lafleur Henderson, Montréal.

Roy Anthony Roberts, C. Aubrey Roberts and John Henderson, suing on their own behalf and on behalf of all other members of the Wewaykum Indian Band (also known as the Campbell River Indian Band) - v. - Her Majesty the Queen - and - Ralph Dick, Daniel Billy, Elmer Dick, Stephen Assu and James D. Wilson, suing on their own behalf and on behalf of all other members of the Wewaikai Indian Band (also known as the Cape Mudge Indian Band) - and between - Ralph Dick, Daniel Billy, Elmer Dick, Stephen Assu, Godfrey Price, Allen Chickite, and Lloyd Chickite, suing on their own behalf and on behalf of all other members of the Wewaikai Indian Band (also known as the Cape Mudge Indian Band) - v. - Her Majesty the Queen - and - The Attorney General for Ontario, the Attorney General of British Columbia, the Gitannaax Indian Band, the Kispiox Indian Band and the Glen Vowell Indian Band (FC) (Civil) (27641)

Indexed as: Wewaykum Indian Band v. Canada / Répertoire : Bande indienne Wewaykum c. Canada

Neutral citation: 2002 SCC 79. / Référence neutre : 2002 CSC 79.

Judgment rendered December 6, 2002 / Jugement rendu le 6 décembre 2002

Present: McLachlin C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

Indians — Reserves — Crown's fiduciary duty — Content of Crown's fiduciary duty before and after reserve is created.

Indians — Reserves — Crown's fiduciary duty — Two B.C. Indian bands claiming each other's reserve land — Both bands alleging that they would possess both reserves but for breaches of fiduciary duty by federal Crown — Bands seeking declarations against each other and equitable compensation from Crown in Federal Court — Whether Crown breached its fiduciary duty — Whether "equitable" remedies available — Whether defences of laches and acquiescence apply.

Limitation of actions — Federal Court — Indian claims — Two B.C. Indian bands claiming each other's reserve land — Both bands alleging that they would possess both reserves but for breaches of fiduciary duty by federal Crown — Bands seeking declarations against each other and equitable compensation from Crown in Federal Court — Whether bands' claims statute barred — Federal Court Act, R.S.C. 1985, c. F-7, s. 39 — Statute of Limitations, R.S.B.C. 1897, c. 123, s. 16 — Limitations Act, S.B.C. 1975, c. 37, ss. 3(4), 8, 14(3).

Two bands of the Laich-kwil-tach First Nation claim each others reserve land. Each reserve has been possessed by the incumbent band since the end of the 19th century. Neither band claims title based on an existing aboriginal or treaty right but each band, resting its claim on contemporaneous documentation of the Department of Indian Affairs, says it would possess *both* reserves but for breaches of fiduciary duty by the federal Crown. The bands seek declarations against each other and equitable compensation from the federal Crown. The Cape Mudge Band, the Wewaikai, seeks Reserve 11 and the Campbell River Band, the Wewaykum, claims Reserve 12.

The claim of the Cape Mudge Band starts with the 1888 report of a federal government surveyor which recommended the creation of Reserves 11 and 12. These reserves were not identified as allocated to a particular band, but rather to the "Laich-kwil-tach (Euclataw) Indians". The 1892 schedule of Indian reserves published by the Department of Indian Affairs, listing reserve allocations to bands, repeated this allocation. By 1900, Reserves 11 and 12 were shown on the schedule as allocated to the "Wewayakai [Cape Mudge] band". On numerically ordered lists of reserves, the name We-way-akay was inscribed opposite Reserve 7 and ditto marks were inscribed below that name opposite Reserves 8 to 12. The Cape Mudge Band on that basis claims both reserves although it was not, and never had been, in occupation of Reserve 11.

The claim of the Campbell River Band flows from a 1905 dispute between the two bands over fishing rights, which led to a dispute over possession of Reserve 11. In a 1907 Resolution, the Cape Mudge Band ceded any claim over Reserve 11 to the Campbell River Band subject to the retention of common fishing rights. The effect of the resolution was recorded in a change to the departmental schedule. The name of the "We-way-akum band" was entered opposite Reserve 11, but in what became known as the "ditto mark error", the ditto marks against Reserve 12, directly beneath it, remained unchanged. The Campbell River Band relies on the departmental schedule, as changed, as evidence of its right to both Reserve 11 and Reserve 12.

In 1912, the McKenna McBride Commission visited the proposed reserves in the Campbell River area. It acknowledged that Reserve 11 was properly allocated to the Campbell River Band and noted the error with respect to Reserve 12 which, because of the ditto marks, appeared in the schedule as being also allocated to that band. In their respective submissions to the Commission, in accordance with actual incumbency, the Campbell River Band made no claim to Reserve 12 and the Cape Mudge Band made no claim to Reserve 11. However, the “ditto mark error” on the schedule was not corrected.

In 1924, by Orders-in-Council, the British Columbia government and the federal government adopted the McKenna McBride recommendations with respect to Reserves 11 and 12. In 1928, the Indian Commissioner recommended that Reserve 12, which had always been claimed by the Cape Mudge Band, should officially be recognized as belonging to that band and the federal schedule modified accordingly. Both bands retained legal counsel to investigate. In 1936 and 1937, each band issued a declaration listing its reserves. Neither band listed the other’s reserve it now claims.

In 1938, British Columbia issued Order-in-Council 1036 which transferred administration and control of the subject lands to the Crown in right of Canada. In 1943, Indian Affairs published a corrected schedule of reserves listing Reserve 11 for the Campbell River Band and Reserve 12 for the Cape Mudge Band. No formal amendments were made to orders-in-council that had appended the previous faulty schedules. The dispute resurfaced in the 1970s and, in 1985, the Campbell River Band initiated its action against the Crown and the Cape Mudge Band. The Cape Mudge Band counterclaimed for exclusive entitlement to both reserves and, in 1989, added a claim against the Crown. After 80 days of evidence and submissions, the Federal Court, Trial Division dismissed both bands’ claims and the Federal Court of Appeal upheld that decision.

Held: The appeals should be dismissed.

The legal requirements to create a reserve within the meaning of the *Indian Act* include an act by the Crown to set apart Crown land for use by a band, an intent to create a reserve on the part of persons with the authority to bind the Crown, and practical steps by the Crown and the Indian band to realize that intent.

Reserve Creation in British Columbia

When British Columbia joined Confederation in 1871, Article 13 of the Terms of Union provided for the creation of reserves. Federal-provincial cooperation was thus required because Crown lands from which reserves would be established were retained as provincial property yet the federal government had jurisdiction over Indians and lands reserved for Indians. The reserve-creation process was completed in 1938 by virtue of B.C. Order-in-Council 1036 which transferred to the federal Crown administration and control of land on which the reserves were to be established. When the subject lands were transferred, the federal Crown intended to set apart each reserve for the beneficial use and occupation of the present incumbent. Each band accepted the *status quo* and made use of the reserves allocated to it.

The surrender provisions of the *Indian Act* did not apply to these pre-1938 adjustments because (i) the resolution of a “difference of opinion” between sister bands of the same First Nation to which the land had been allocated in the first instance should not be characterized as a surrender, (ii) the lands were not Indian Reserves within the meaning of the *Indian Act* prior to 1938, and (iii) in any event the operation of the surrender provisions of the *Indian Act* had been suspended (to the extent they were capable of application) by Proclamation of the Privy Council made December 15, 1876.

Rectification of Orders in Council

The Federal Court purported to “rectify” the faulty Schedule to Order-in-Council 1036. Judicial correction of perceived errors in legislative enactments, in the rare instances where they can be justified, is performed on the basis that the corrected enactment expresses the intent of the enacting body. The clerical error is generally apparent on the face of the enactment itself. Here, however, the mistake was made at the federal level in the Department of Indian Affairs. It was

noted but not corrected by the McKenna McBride Commission. The Schedules in their uncorrected form were attached by the provincial government to its Order-in-Council 1036. The permissible constitutional scope of the provincial “intent” in relation to “lands reserved for Indians” was limited to the size, number and location of reserves to be transferred by it to the administration and control of the Crown in right of Canada. The federal Order-in-Council has been interpreted, in practice, without regard to the “ditto mark error”. In these circumstances, rectification was not an appropriate remedy. The solution to these appeals does not lie in the law of rectification but in the law governing the fiduciary duty alleged and the equitable remedies sought by the appellant bands.

The Existence of a Fiduciary Duty

The existence of a public law duty does not exclude the possibility that the Crown undertook, in the discharge of that public law duty, obligations “in the nature of a private law duty” towards aboriginal peoples. A fiduciary duty, where it exists, is called into existence to facilitate supervision of the high degree of discretionary control gradually assumed by the Crown over the lives of aboriginal peoples.

However, even in the traditional trust context, not all obligations existing between the parties to a well-recognized fiduciary relationship are themselves fiduciary in nature. Equally, not all fiduciary relationships and not all fiduciary obligations are the same. They are shaped by the demands of the situation. These observations are of particular importance in a case where the fiduciary is also the government.

The Content of the Fiduciary Duty

The content of the Crown’s fiduciary duty towards aboriginal peoples varies with the nature and importance of the interest to be protected. The appellants seemed at times to invoke the “fiduciary duty” as a source of plenary Crown liability covering all aspects of the Crown-Indian band relationship. This overshoots the mark. The fiduciary duty imposed on the Crown does not exist at large but in relation to specific Indian interests. Fiduciary protection accorded to Crown dealings with aboriginal interests in land (including reserve creation) has not to date been recognized by this Court in relation to Indian interests other than land outside the framework of s. 35(1) of the *Constitution Act, 1982*.

Prior to reserve creation, the Crown exercises a public law function under the *Indian Act*, which is subject to supervision by the courts exercising public law remedies. At that stage, a fiduciary relationship may also arise but, in that respect, the Crown’s duty is limited to the basic obligations of loyalty, good faith in the discharge of its mandate, providing full disclosure appropriate to the subject matter, and acting with ordinary prudence with a view to the best interest of the aboriginal beneficiaries. Once a reserve is created the Crown’s fiduciary duty expands to include the protection and preservation of the band’s quasi-proprietary interest in the reserve from exploitation. The Crown must use diligence to protect a band’s legal interest from exploitative bargaining with third parties or from exploitation by the Crown itself.

When exercising ordinary government powers in matters involving disputes between Indians and non-Indians, the Crown was (and is) obliged to have regard to the interest of all affected parties, not just the Indian interest. The Crown can be no ordinary fiduciary; it wears many hats and represents many interests, some of which cannot help but be conflicting.

Here, the federal Crown’s mandate was to create a new interest for the bands in lands not subject to treaty or aboriginal rights claims. The nature and importance of the appellant bands’ interest in these lands prior to 1938, and the Crown’s intervention as the exclusive intermediary to deal with others, including the province, on their behalf, imposed a fiduciary duty on the Crown but there is no persuasive reason to conclude that the obligations of loyalty, good faith and disclosure of relevant information were not fulfilled. After the creation of the reserve, the Crown did preserve and protect each band’s legal interest in its allocated reserve.

By the time the reserves creation process was completed in 1938, each of the appellant bands had formally abandoned the claim it now asserts to the other’s reserve. They had manifested on several occasions their acknowledgement that the beneficial interest in Reserve 11 resided in the Campbell River Band and the beneficial interest in Reserve 12 resided in the Cape Mudge Band. The Band leadership in those years, whose conduct is now complained

of, were autonomous actors, apparently fully informed, who intended in good faith to resolve a “difference of opinion” with a sister band. They were not dealing with non-Indian third parties. It is patronizing to suggest, on the basis of the evidentiary record, that they did not know what they were doing, or to reject their evaluation of a fair outcome.

Defences to Equitable Remedies

Enforcement of equitable duties by equitable remedies is subject to the usual equitable defences, including laches and acquiescence. Equitable remedies require equitable conduct by the claimant and are always subject to the discretion of the court.

Both branches of the doctrine of laches and acquiescence are applicable in this case: conduct equivalent to a waiver is found in the declarations, representations and failures to assert the alleged rights in circumstances that required assertion; and prosecution of the claim would, in each case, be unreasonable because each band relied on the *status quo* and improved its reserve under the understanding that the other band made no further claim. All of this was done with sufficient knowledge of the underlying facts relevant to a possible claim.

On the evidence, no fiduciary duty has been breached and no “equitable” remedy is available either to dispossess an incumbent band that is entitled to the beneficial interest, or to require the Crown to pay “equitable” compensation for its refusal to bring about such a wrongful dispossession.

Application of Limitation Periods

In any event, the appellant bands’ claims are barred by the expiry of the applicable limitation periods. Section 39(1) of the *Federal Court Act* incorporates by reference the applicable British Columbia limitation legislation. The Campbell River Band’s claim for possession of Reserve 12 was complete no later than in 1938 and was subject to a 20-year limitations period under s. 16 of the 1897 B.C. *Statute of Limitations*. The Cape Mudge Band’s claim for possession of Reserve 11 arose when the Campbell River Band went into possession of that reserve prior to 1888 and was extinguished around the time the band signed the 1907 Resolution. Even if the running of the limitation periods was postponed due to a lack of pertinent information, all relevant facts were known to both bands when they made their declarations in 1936 and 1937. The limitation periods applicable to the claims for possession, therefore, expired no later than 1957.

As to breach of fiduciary duty, the 1897 *Statute of Limitations*, in force between 1897 and 1975, imposed no limitation on such claims. The transitional provisions of the 1975 *Limitations Act* therefore apply. By virtue of ss. 3(4) and 14(3) of the 1975 Act the actions based on breach of fiduciary duty were barred as of July 1, 1977. In any case, the claims asserted in these proceedings were all caught by the 30-year “ultimate limitation period” in s. 8 of the 1975 Act.

APPEALS from a judgment of the Federal Court of Appeal, [2000] 3 C.N.L.R. 303, 247 N.R. 350, 27 R.P.R. (3d) 157, [1999] F.C.J. No. 1529 (QL), affirming a decision of the Trial Division (1995), 99 F.T.R. 1, [1995] F.C.J. No. 1202 (QL). Appeals dismissed.

Michael P. Carroll, Q.C., Malcolm Maclean, Emmet J. Duncan, Monika B. Gehlen and Marvin R. V. Storrow, Q.C., for the appellants Roy Anthony Roberts et al.

John D. McAlpine, Q.C., and *Allan Donovan*, for the respondents/appellants Ralph Dick et al.

J. Raymond Pollard, Mitchell R. Taylor and Georg Daniel Reuter, for the respondent Her Majesty the Queen.

E. Ria Tzimas and J. T. S. McCabe, Q.C., for the intervener the Attorney General for Ontario.

Patrick G. Foy, Q.C., and *Richard J. M. Fyfe*, for the intervener the Attorney General of British Columbia.

Peter R. Grant and David Schulze, for the interveners the Gitanmaax Indian Band, the Kispiox Indian Band and the Glen Vowell Indian Band.

Solicitors for the appellant Roy Anthony Roberts et al.: Davis & Company, Vancouver.

Solicitors for the respondents/appellants Ralph Dick et al.: McAlpine & Associates, Vancouver.

Solicitors for the respondent Her Majesty the Queen: Richards Buell Sutton, Vancouver.

Solicitor for the intervener the Attorney General for Ontario: The Office of the Attorney General for Ontario, Toronto.

Solicitors for the intervener the Attorney General of British Columbia: Borden Ladner Gervais, Vancouver.

Solicitors for the interveners the Gitanmaax Indian Band, the Kispiox Indian Band and the Glen Vowell Indian Band: Hutchins, Soroka & Grant, Vancouver.

Présents : Le juge en chef McLachlin et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour et LeBel.

Indiens — Réserves — Obligation de fiduciaire de la Couronne — Étendue de cette obligation avant et après la création des réserves.

Indiens — Réserves — Obligation de fiduciaire de la Couronne — Revendication mutuelle par deux bandes indiennes de la C.-B. de leur réserve respective — Chaque bande prétend qu'elle posséderait les deux réserves n'eût été des manquements de la Couronne fédérale à son obligation de fiduciaire — Dépôt en Cour fédérale par chaque bande d'une action sollicitant un jugement déclaratoire contre l'autre et une indemnité en equity de la part de la Couronne — La Couronne a-t-elle manqué à son obligation de fiduciaire? — Des recours en « equity » peuvent-ils être exercés? — Les défenses d'acquiescement et de manque de diligence s'appliquent-elles?

Prescription des actions — Cour fédérale — Actions intentées par des Indiens — Revendication mutuelle par deux bandes indiennes de la C.-B. de leur réserve respective — Chaque bande prétend qu'elle posséderait les deux réserves n'eût été des manquements de la Couronne fédérale à son obligation de fiduciaire — Dépôt en Cour fédérale par chaque bande d'une action sollicitant un jugement déclaratoire contre l'autre et une indemnité en equity de la part de la Couronne — Les actions des Bandes sont-elles prescrites par la loi? — Loi sur la Cour fédérale, L.R.C. 1985, ch. F-7, art. 39 — Statute of Limitations, R.S.B.C. 1897, ch. 123, art. 16 — Limitations Act, S.B.C. 1975, ch. 37, art. 3(4), 8, 14(3).

Deux bandes appartenant à la Première nation Laich-kwil-tach se réclament mutuellement leur réserve respective. Chacune de ces réserves est en la possession de la bande qui l'occupe depuis la fin du dix-neuvième siècle. Aucune des deux bandes ne revendique de titre sur les terres litigieuses sur le fondement de droits existants — ancestraux ou issus de traités — , mais chacune d'elles, appuyant sa revendication sur des documents contemporains du ministère des Affaires indiennes, prétend que, n'eût été divers manquements de la Couronne fédérale à son obligation de fiduciaire, elle serait en possession des deux réserves. Chaque bande sollicite un jugement déclaratoire contre l'autre et une indemnité en equity de la part de la Couronne. La bande de Cape Mudge Band (les Wewaikai) revendique la réserve n° 11 et la bande de Campbell River (les Wewaykum) revendique la réserve n° 12.

L'origine de la revendication de la bande de Cape Mudge remonte au rapport préparé en 1888 par un arpenteur fédéral et recommandant la création des réserves nos 11 et 12. Les réserves n'étaient attribuées à aucune bande en particulier, mais plutôt aux « Indiens Laich-kwil-tach (Euclataw) ». Cette information fut répétée dans le répertoire des réserves indiennes publié par le ministère des Affaires indiennes en 1892, document indiquant à quelle bande était

attribuée telle ou telle réserve. En 1900, le répertoire précisait que les réserves n^{os} 11 et 12 étaient attribuées à la « bande Wewaykai (Cape Mudge) ». Sur des listes énumérant les réserves en ordre numérique le nom We-way-akay a été inscrit en regard de la réserve n^o 7 et des guillemets de répétition ont été inscrits sous ce nom vis-à-vis des réserves n^{os} 8 à 12. S'appuyant sur ces inscriptions, la bande de Cape Mudge Band revendique les deux réserves, même si elle n'occupait pas la réserve n^o 11 à l'époque et ne l'a jamais occupée.

La revendication de la bande de Campbell River découle d'un différend qui a éclaté en 1905 entre les deux bandes au sujet de droits de pêche et qui s'est étendu à la possession de la réserve n^o 11. Dans une résolution datée de 1907, la bande de Cape Mudge a cédé tout droit sur la réserve n^o 11 à la bande de Campbell, conservant toutefois des droits de pêche conjoints. L'effet de la résolution a été consigné au moyen d'une modification apportée au répertoire ministériel. Le nom « bande We-way-akum » a été inscrit en regard de la réserve n^o 11, mais, par suite de qu'on a appelé l'« erreur des guillemets de répétition », les guillemets inscrits vis-à-vis de la réserve n^o 12, juste au-dessous du nom de la bande susmentionnée, n'ont pas été remplacés. La bande de Campbell River Band invoque le répertoire ministériel ainsi modifié comme preuve de son droit à la possession de la réserve n^o 11 et de la réserve n^o 12.

En 1912, la Commission McKenna McBride a visité les réserves dont on projetait l'établissement dans la région de Campbell River. La Commission a reconnu que la réserve n^o 11 avait à juste titre été attribuée à la bande de Campbell River et a relevé l'erreur commise relativement à la réserve n^o 12 qui, en raison des guillemets de répétition, était inscrite dans le répertoire comme étant attribuée à cette bande. Devant la Commission, respectant l'occupation qu'elles faisaient des réserves concernées, la bande de Campbell River n'a pas revendiqué la réserve n^o 12 et la bande de Cape Mudge n'a pas revendiqué la réserve n^o 11. Toutefois, l'« erreur des guillemets de répétition » figurant dans le répertoire n'a pas été corrigée.

En 1924, le gouvernement de la Colombie-Britannique et le gouvernement fédéral ont, par décret, adopté les recommandations de la Commission McKenna McBride relativement aux réserves n^{os} 11 et 12. En 1928, le commissaire des Affaires indiennes a recommandé que la réserve n^o 12, qui avait toujours été revendiquée par la bande de Cape Mudge Band, soit officiellement déclarée comme appartenant à cette bande et que le répertoire fédéral soit modifié en conséquence. Les deux bandes ont alors chargé des avocats d'examiner la question. En 1936 dans un cas et en 1937 dans l'autre, les bandes ont chacune signé une déclaration faisant état de leurs réserves respectives. Aucune des deux bandes n'a mentionné dans sa liste la réserve occupée par l'autre et qu'elle revendique aujourd'hui.

En 1938, la Colombie-Britannique a pris le décret 1036 qui transférait la maîtrise et l'administration des terres visées à la Couronne du chef du Canada. En 1943, le ministère des Affaires indiennes a publié un répertoire des réserves modifié indiquant que la réserve n^o 11 était attribuée à la bande de Campbell River et que la réserve n^o 12 était attribuée à la bande de Cape Mudge. Aucune modification officielle n'a été apportée aux divers décrets qui avaient été joints aux répertoires antérieurs erronés. Le différend a repris dans les années 1970 et, en 1985, la bande de Campbell River a intenté une action contre la Couronne et contre la bande de Cape Mudge. Dans une demande reconventionnelle, la bande de Cape Mudge a revendiqué le droit exclusif aux deux réserves et, en 1989, elle y a ajouté une réclamation contre la Couronne. Au terme de 80 jours d'audience, la section de première instance de la Cour fédérale a rejeté les actions des deux bandes. La Cour d'appel fédérale a confirmé cette décision.

Arrêt : Les pourvois sont rejetés.

Parmi les conditions légales de création d'une réserve au sens de la *Loi sur les Indiens*, mentionnons l'existence d'un acte de la Couronne ayant pour effet de mettre de côté des terres domaniales à l'usage d'une bande indienne, l'intention de créer une réserve, manifestée par des personnes ayant le pouvoir de lier la Couronne, et l'accomplissement par celle-ci et par la bande indienne de démarches concrètes pour réaliser cette intention.

La création des réserves en Colombie-Britannique

Lorsque la Colombie-Britannique a adhéré à la Confédération en 1871, l'article 13 des Conditions de l'adhésion pourvoyait à la création de réserves. Il était en conséquence nécessaire que le fédéral et la province coopèrent dans le cadre du processus de création des réserves, étant donné que, si le gouvernement fédéral avait compétence à l'égard des

Indiens et des terres réservées aux Indiens, les terres domaniales où serait établie toute réserve appartenaient à la province. Le processus de création des réserves a été complété en 1938 par la prise du décret 1036 de la Colombie-Britannique, qui a transféré à la Couronne fédérale l'administration et la maîtrise des terres où seraient établies les réserves. Lorsque les terres visées ont été transférées, la Couronne fédérale entendait mettre de côté chacune des réserves en litige pour l'usage bénéficiaire et l'occupation de la bande qui l'habite actuellement. Chaque bande a accepté le statu quo et utilisé les réserves qui lui étaient attribuées.

Les dispositions de la *Loi sur les Indiens* en matière de cession ne s'appliquaient pas à ces mesures antérieures à 1938, et ce (i) parce qu'on ne saurait qualifier de cession le règlement d'une « divergence d'opinions » entre bandes soeurs appartenant à la Première nation qui s'était vue attribuer les terres en premier lieu, (ii) parce que les terres litigieuses n'étaient pas des réserves indiennes au sens de la *Loi sur les Indiens* avant 1938, et (iii) parce que, de toute manière, l'application des dispositions de la *Loi sur les Indiens* en matière de cession avait été suspendue (dans la mesure où elles étaient applicables) par une proclamation du Conseil privé datée du 15 décembre 1876.

La rectification des décrets

La Cour fédérale a dit qu'elle entendait rectifier le répertoire erroné accompagnant le décret 1036. Dans les rares cas où une telle mesure peut se justifier, la rectification par les tribunaux de ce qu'on considère comme une erreur figurant dans un texte législatif ou réglementaire est effectuée au motif que le texte rectifié exprimera l'intention de son auteur. Une erreur d'écriture est généralement une erreur qui ressort à la lecture du texte lui-même. En l'espèce, toutefois, l'erreur a été commise au niveau fédéral, par le ministère des Affaires indiennes. La Commission McKenna McBride a relevé l'erreur, mais elle ne l'a pas corrigée. Le gouvernement provincial a annexé les répertoires non rectifiés à son décret 1036. Constitutionnellement, la seule « intention » qui peut être prêtée à la province en matière de « terres réservées aux Indiens » se limite à la détermination de la taille, du nombre et de l'emplacement des réserves dont elle transférait la maîtrise et l'administration à la Couronne du chef du Canada. Dans les faits, le décret fédéral a été interprété sans tenir compte de l'« erreur des guillemets de répétition ». Dans ces circonstances, la rectification n'est pas une réparation qui convenait. Ce n'est pas dans le droit applicable en matière de rectification que se trouve la solution des présents pourvois, mais dans celui régissant l'obligation de fiduciaire invoquée par les bandes appelantes et les réparations en equity sollicitées par celles-ci.

L'existence d'une obligation de fiduciaire

L'existence d'une obligation de droit public n'exclut pas la possibilité que, dans l'accomplissement de cette obligation de droit public, la Couronne soit également tenue envers les peuples autochtones à des obligations tenant « de la nature d'[obligations] de droit privé ». Lorsqu'elle existe, l'obligation de fiduciaire vise à faciliter le contrôle de l'exercice par la Couronne de l'autorité et des pouvoirs discrétionnaires considérables qu'elle a graduellement assumés à l'égard de divers aspects de la vie des peuples autochtones.

Toutefois, même dans le cadre d'une fiducie traditionnelle, les obligations qui existent entre les parties à des relations généralement reconnues comme fiduciaires n'ont pas nécessairement toutes un caractère fiduciaire. En outre, les relations et les obligations de fiduciaires ne sont pas toutes identiques, mais sont plutôt tributaires des exigences de la situation. Ces observations sont particulièrement importantes lorsque le fiduciaire est le gouvernement.

Le contenu de l'obligation de fiduciaire

Le contenu de l'obligation de fiduciaire de la Couronne envers les peuples autochtones varie selon la nature et l'importance des intérêts à protéger. Les appelantes semblent parfois invoquer « l'obligation de fiduciaire » comme si celle-ci imposait à la Couronne une responsabilité totale à l'égard de tous les aspects des rapports entre la Couronne et les bandes indiennes. C'est aller trop loin. L'obligation de fiduciaire incombant à la Couronne n'a pas un caractère général, mais existe plutôt à l'égard de droits particuliers des Indiens. Jusqu'à présent, notre Cour n'a pas élargi la protection de l'obligation de fiduciaire applicable aux actes accomplis par la Couronne à l'égard de droits fonciers autochtones (notamment la création de réserves) à d'autres intérêts des Indiens, à l'exception de terres ne faisant pas l'objet de droits visés au par. 35(1) de la *Loi constitutionnelle de 1982*.

Avant la création d'une réserve, la Couronne accomplit une fonction de droit public prévue par la *Loi sur les Indiens*, laquelle fonction est assujettie au pouvoir de supervision des tribunaux compétents pour connaître des recours de droit public. Des rapports fiduciaires peuvent également naître à cette étape, mais l'obligation de la Couronne à cet égard se limite aux devoirs élémentaires de loyauté, de bonne foi dans l'exécution de son mandat, de communication complète de l'information, eu égard aux circonstances, et d'exercice de la prudence ordinaire dans l'intérêt des bénéficiaires autochtones de l'obligation. Après la création de la réserve, la portée de l'obligation de fiduciaire de la Couronne s'élargit et vise la préservation de l'intérêt quasi propriétaire de la bande dans la réserve et la protection de la bande contre l'exploitation à cet égard. La Couronne doit faire montre de la diligence ordinaire requise pour protéger l'intérêt en common law de la bande contre les marchés abusifs avec des tiers ou les mesures qui seraient prises par la Couronne elle-même et constitueraient de l'exploitation.

Dans l'exercice de ses pouvoirs ordinaires de gouvernement dans le cadre de différends opposant des Indiens et des non-Indiens, la Couronne avait (et a encore) l'obligation de prendre en considération les intérêts de toutes les parties concernées, non pas seulement les intérêts des Indiens. La Couronne ne saurait être un fiduciaire ordinaire; elle agit en plusieurs qualités et représente de nombreux intérêts, dont certains sont immanquablement opposés.

En l'espèce, la Couronne avait pour mandat de créer, en faveur des bandes, un intérêt nouveau visant des terres non revendiquées en vertu de droits ancestraux ou issus de traités. La nature et l'importance de l'intérêt des bandes appelantes dans ces terres avant 1938 ainsi que l'intervention de la Couronne en tant qu'intermédiaire exclusif auprès des tiers, y compris la province, ont imposé à la Couronne une obligation de fiduciaire, mais il n'y a aucune raison justifiant de conclure que les obligations de loyauté, de bonne foi et de communication complète de l'information eu égard aux circonstances n'ont pas été respectées. Après la création de la réserve, la Couronne a effectivement préservé et protégé l'intérêt en common law de chacune des bandes dans la réserve qui lui avait été attribuée.

Lorsque le processus de création des réserves a été complété en 1938, chaque bande avait formellement abandonné la revendication qu'elle fait valoir aujourd'hui contre la réserve de sa bande soeur. À plusieurs reprises, les bandes appelantes avaient reconnu que l'intérêt bénéficiaire relatif à la réserve n° 11 appartenait à la bande de Campbell River et que celui relatif à la réserve n° 12 appartenait à la bande de Cape Mudge. À cette époque, les dirigeants des bandes, dont on critique maintenant la conduite, étaient des acteurs autonomes, apparemment bien informés, qui voulaient de bonne foi résoudre une « divergence d'opinions » avec une bande soeur. Ils ne traitaient pas avec des tiers non indiens. Il est condescendant de prétendre, sur la foi de la preuve au dossier, qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, ou encore de rejeter ce qu'ils ont considéré être un résultat juste.

Les moyens de défense opposables aux recours en equity

Les recours en equity exercés pour obtenir l'exécution d'obligations en equity donnent ouverture aux moyens de défense habituels de cette nature, notamment celui fondé sur l'acquiescement et le manque de diligence. Les recours en equity exigent une conduite équitable de la part de celui qui demande réparation et dépendent toujours du pouvoir discrétionnaire du tribunal.

Les deux éléments de la règle de l'acquiescement et du manque de diligence sont respectés en l'espèce, à savoir : il y eu conduite assimilable à renonciation du fait des déclarations qui ont été signées, des observations qui ont été formulées et du défaut des intéressées de faire valoir les droits qu'elles invoquaient, alors que les circonstances commandaient qu'elles le fassent; les poursuites sont dans les deux cas déraisonnables du fait que chaque bande s'est appuyée sur le statu quo et a apporté des améliorations à sa réserve, considérant que sa bande soeur ne la revendiquait plus. Tout cela s'est produit alors que les bandes connaissaient suffisamment les faits sous-jacents qui pouvaient donner lieu à un recours en justice.

Eu égard à la preuve, il n'y a pas eu de manquement à quelque obligation de fiduciaire et il n'y a ouverture à aucun recours en « equity », soit pour déposséder la bande rivale de son intérêt bénéficiaire dans la réserve qu'elle occupe, soit pour obliger la Couronne à verser une indemnité en equity en raison de son refus de procéder à une telle dépossession.

L'application des délais de prescription

De toute manière, les actions des bandes appelantes sont prescrites par suite de l'écoulement des délais de prescription applicables. Le paragraphe 39(1) de la *Loi sur la Cour fédérale* incorpore par renvoi les dispositions législatives de la Colombie-Britannique applicables en matière de prescription. Le droit de la bande de Campbell River de revendiquer la possession de la réserve n° 12 a pris naissance au plus tard en 1938 et était assujéti au délai de prescription de 20 ans prévu par l'art. 16 de la loi de 1897 de la C.-B. intitulée *Statute of Limitations*. Le droit de la bande de Cape Mudge de revendiquer la possession de la réserve n° 11 a pris naissance lorsque la bande de Campbell River est entrée en possession de cette réserve avant 1988 et était donc prescrit vers la date à laquelle la bande a signé la résolution de 1907. Même si le manque de renseignements pertinents a pu reporter le point de départ du délai de prescription, les deux bandes connaissaient tous les faits pertinents lorsqu'elles ont signé leur déclaration respective en 1936 et en 1937. Le délai de prescription applicable aux actions en revendication de la possession a donc expiré au plus tard en 1957.

Quant au manquement à l'obligation de fiduciaire, la Loi de 1897 intitulée *Statute of Limitations*, en vigueur de 1897 à 1975, ne fixait aucun délai de prescription à cet égard. Ce sont en conséquence les dispositions transitoires de la *Limitations Act* de 1975 qui s'appliquent. Par l'effet des par. 3(4) et 14(3) de cette loi, les actions pour manquement à l'obligation fiduciaire étaient prescrites le 1^{er} juillet 1977. Quoi qu'il en soit, les demandes présentées en l'espèce sont toutes visées par le « délai ultime de prescription » trentenaire prévu par l'art. 8 de la Loi de 1975.

POURVOIS contre un arrêt de la Cour d'appel fédérale, [2000] 3 C.N.L.R. 303, 247 N.R. 350, 27 R.P.R. (3d) 157, [1999] A.C.F. n° 1529 (QL), qui a confirmé une décision de la Section de première instance (1995), 99 F.T.R. 1, [1995] A.C.F. n° 1202 (QL). Pourvois rejetés.

Michael P. Carroll, c.r., Malcolm Maclean, Emmet J. Duncan, Monika B. Gehlen et Marvin R. V. Storrow, c.r., pour les appelants Roy Anthony Roberts et autres.

John D. McAlpine, c.r., et *Allan Donovan*, pour les intimés/appelants Ralph Dick et autres.

J. Raymond Pollard, Mitchell R. Taylor et Georg Daniel Reuter, pour l'intimée Sa Majesté la Reine.

E. Ria Tzimas et J. T. S. McCabe, c.r., pour l'intervenant le procureur général de l'Ontario.

Patrick G. Foy, c.r., et *Richard J. M. Fyfe*, pour l'intervenant le procureur général de la Colombie-Britannique.

Peter R. Grant et David Schulze, pour les intervenantes la Bande indienne Gitanmaax, la Bande indienne Kispiox et la Bande indienne de Glen Vowell.

Procureurs des appelants Roy Anthony Roberts et autres : Davis & Company, Vancouver.

Procureurs des intimés/appelants Ralph Dick et autres : McAlpine & Associates, Vancouver.

Procureurs de l'intimée Sa Majesté la Reine : Richards Buell Sutton, Vancouver.

Procureur de l'intervenant le procureur général de l'Ontario : Le Bureau du procureur général de l'Ontario, Toronto.

Procureurs de l'intervenant le procureur général de la Colombie-Britannique : Borden Ladner Gervais, Vancouver.

Procureurs des intervenantes la Bande indienne Gitanmaax, la Bande indienne Kispiox et la Bande indienne de Glen Vowell : Hutchins, Soroka & Grant, Vancouver.

DEADLINES: APPEALS

The Fall Session of the Supreme Court of Canada started September 30, 2002.

The Supreme Court of Canada has enacted new rules that came into force on June 28, 2002.

Pursuant to the *Supreme Court Act and Rules*, the following requirements for filing must be complied with before an appeal can be heard:

1) For notices of appeal filed on and after June 28, 2002

Appellant's record; appellant's factum; and appellant's book(s) of authorities must be filed within 12 weeks of the filing of the notice of appeal or 12 weeks from decision on the motion to state a constitutional question.

Respondent's record (if any); respondent's factum; and respondent's book(s) of authorities must be filed within eight weeks after the service of the appellant's documents.

Intervener's factum and intervener's book(s) of authorities, (if any), must be filed within eight weeks of the order granting leave to intervene or within 20 weeks of the filing of a notice of intervention under subrule 61(4).

Parties' condensed book, if required, must be filed on the day of hearing of the appeal.

2) For notices of appeal filed before June 28, 2002

Appellant's record; appellant's factum; and appellant's book(s) of authorities must be filed within four months of the filing of the notice of appeal.

Respondent's record (if any); respondent's factum; and respondent's book(s) of authorities must be filed within eight weeks of the date of service of the appellant's documents.

Intervener's factum and intervener's book(s) of authorities, if any, must be filed within four weeks of the date of service of the respondent's factum, unless otherwise ordered.

Parties' condensed book, if required, must be filed on or before the day of hearing of the appeal.

The Registrar shall enter the appeal on a list of cases to be heard after the respondent's factum is filed or at the end of the eight-week period referred to in Rule 36.

DÉLAIS : APPELS

La session d'automne de la Cour suprême du Canada a commencé le 30 septembre 2002.

La Cour suprême du Canada a adopté de nouvelles règles qui sont entrées en vigueur le 28 juin 2002.

Conformément à la *Loi sur la Cour suprême* et aux *Règles*, il faut se conformer aux exigences suivantes avant qu'un appel puisse être entendu:

1) Pour les avis d'appel déposés le ou après le 28 juin 2002

Le dossier de l'appellant, son mémoire et son recueil de jurisprudence et de doctrine doivent être déposés dans les douze semaines du dépôt de l'avis d'appel ou douze semaines de la décision de la requête pour formulation d'une question constitutionnelle.

Le dossier de l'intimé (le cas échéant), son mémoire et son recueil de jurisprudence et de doctrine doivent être déposés dans les huit semaines suivant la signification des documents de l'appellant.

Le mémoire de l'intervenant et son recueil de jurisprudence et de doctrine, le cas échéant, doivent être déposés dans les huit semaines suivant l'ordonnance autorisant l'intervention ou dans les vingt semaines suivant le dépôt de l'avis d'intervention visé au paragraphe 61(4).

Le recueil condensé des parties, le cas échéant, doivent être déposés le jour de l'audition de l'appel.

2) Pour les avis d'appel déposés avant le 28 juin 2002

Le dossier de l'appellant, son mémoire et son recueil de jurisprudence et de doctrine doivent être déposés dans les quatre mois du dépôt de l'avis d'appel.

Le dossier de l'intimé (le cas échéant), son mémoire et son recueil de jurisprudence et de doctrine doivent être déposés dans les huit semaines suivant la signification des documents de l'appellant.

Le mémoire de l'intervenant et son recueil de jurisprudence et de doctrine, le cas échéant, doivent être déposés dans les quatre semaines suivant la signification du mémoire de l'intimé, sauf ordonnance contraire.

Le recueil condensé des parties, le cas échéant, doivent être déposés au plus tard le jour de l'audition de l'appel.

Le registraire inscrit l'appel pour audition après le dépôt du mémoire de l'intimé ou à l'expiration du délai de huit semaines prévu à la règle 36.

THE STYLES OF CAUSE IN THE PRESENT TABLE ARE THE STANDARDIZED STYLES OF CAUSE (AS EXPRESSED UNDER THE "INDEXED AS" ENTRY IN EACH CASE).

Judgments reported in [2001] 3 S.C.R. Part 2

R. v. Advance Cutting & Coring Ltd.,
[2001] 3 S.C.R. 209, 2001 SCC 70

R. v. Rhee, [2001] 3 S.C.R. 364, 2001 SCC 71

Derksen v. 539938 Ontario Ltd., [2001] 3 S.C.R. 398,
2001 SCC 72

Judgments reported in [2001] 3 S.C.R. Part 3

R. v. Scott, [2001] 3 S.C.R. 425, 2001 SCC 73

Canadian Pacific Ltd. v. Montreal Urban Community,
[2001] 3 S.C.R. 426, 2001 SCC 74

R. v. Jabarianha, [2001] 3 S.C.R. 430, 2001 SCC 75

R. v. Mentuck, [2001] 3 S.C.R. 442, 2001 SCC 76

R. v. O.N.E., [2001] 3 S.C.R. 478, 2001 SCC 77

R. v. Nette, [2001] 3 S.C.R. 488, 2001 SCC 78

Cooper v. Hobart, [2001] 3 S.C.R. 537, 2001 SCC 79

Edwards v. Law Society of Upper Canada,
[2001] 3 S.C.R. 562, 2001 SCC 80

R. v. 974649, [2001] 3 S.C.R. 575, 2001 SCC 81

LES INTITULÉS UTILISÉS DANS CETTE TABLE SONT LES INTITULÉS NORMALISÉS DE LA RUBRIQUE "RÉPERTORIÉ" DANS CHAQUE ARRÊT.

Jugements publiés dans [2001] 3 R.C.S. Partie 2

R. c. Advance Cutting & Coring Ltd.,
[2001] 3 R.C.S. 209, 2001 CSC 70

R. c. Rhee, [2001] 3 R.C.S. 364, 2001 CSC 71

Derksen c. 539938 Ontario Ltd., [2001] 3 R.C.S. 398,
2001 CSC 72

Jugements publiés dans [2001] 3 R.C.S. Partie 3

R. c. Scott, [2001] 3 R.C.S. 425, 2001 CSC 73

Canadien Pacifique Ltée c. Communauté urbaine de
Montréal, [2001] 3 R.C.S. 426, 2001 CSC 74

R. c. Jabarianha, [2001] 3 R.C.S. 430, 2001 CSC 75

R. c. Mentuck, [2001] 3 R.C.S. 442, 2001 CSC 76

R. c. O.N.E., [2001] 3 R.C.S. 478, 2001 CSC 77

R. c. Nette, [2001] 3 R.C.S. 488, 2001 CSC 78

Cooper c. Hobart, [2001] 3 R.C.S. 537, 2001 CSC 79

Edwards c. Barreau du Haut-Canada,
[2001] 3 R.C.S. 562, 2001 CSC 80

R. c. 974649, [2001] 3 R.C.S. 575, 2001 CSC 81

SUPREME COURT OF CANADA SCHEDULE
CALENDRIER DE LA COUR SUPREME

- 2002 -

OCTOBER - OCTOBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
	M 30	1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	H 14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		

NOVEMBER - NOVEMBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
					1	2
3	M 4	5	6	7	8	9
10	H 11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

DECEMBER - DECEMBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
1	M 2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	H 25	H 26	27	28
29	30	31				

- 2003 -

JANUARY - JANVIER						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
			H 1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	M 13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

FEBRUARY - FÉVRIER						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	M 10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	

MARCH - MARS						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	M 10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30	31					

APRIL - AVRIL						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
		1	2	3	4	5
6	M 7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	H 18	19
20	H 21	22	23	24	25	26
27	28	29	30			

MAY - MAI						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
				1	2	3
4	M 5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	H 19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

JUNE - JUIN						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
1	M 2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30					

Sittings of the court: 18 sitting weeks / semaines séances de la cour

Séances de la cour:

Motions: 80 sitting days / journées séances de la cour

Requêtes: 9 motion and conference days / journées requêtes, conférences

Holidays: 1 holidays during sitting days / jours fériés durant les sessions

M

H